

**LA RELIGION
CANANEENNE

ET

LA BILE**

Clarens, février 2019
v.6

Gabriel Leuenberger

Cahiers dans cette collection

- Le Règne animal dans la Bible (avec 5 cahiers)
- Cahier 1 : Les Animaux dans la Bible, suivi de Les Anges (141 p.)
- Cahier 2 : L'être Humain : Un couple (113 p.)
- Cahiers 3 et 4: L'être humain une unité : Chair, Ame, Esprit, Corps (177 p.)
- Cahier 5 : L'Existence humaine : Naissance, vie, mort. Et avant ? Et après ? (140 p.)
- Le Règne végétal dans la Bible (200 p.)
- Le Règne minéral dans la Bible (183 p.)
- Les Langues de la Bible (62 p.)
- L'Évangile en espérance (Ezéchiel 36 : 16-38) (67 p.)
- Le livre d'Esdras (77 p.)
- Le livre de Néhémie (59 p.)
- Les livres d'Esdras et de Néhémie (revu et augmenté) (193 p.)
- Deux Psaumes (145 et 36) (22 p.)
- Le ministère pastoral : un service particulier (247 p.)
- Les LEULEU 1930 – 1955, Un quart de siècle de souvenirs (176 p.)
- Le livre d'Esther (72 p.)
- Le livre d'Esther (181 p.)
- La religion cananéenne et la Bible (92 p.)
- La religion de Mithra (33 p.)
- Les Cinq Rouleaux (Rt - Cant – Eccl /Qo – Lam – Est) (95 p.)
- Ruth v. 8 sans reliure (24 p.)
- Ruth v. 8 avec reliure (23 p.)

Je remercie d'avance tout lecteur qui me communiquera fautes, erreurs, informations ou compléments.

Table des matières

PROLOGUE	5
LA RELIGION CANANÉENNE A TRAVERS L'ANCIEN TESTAMENT	9
Une page d'histoire et de géographie	9
Histoire et géopolitique au temps d'Osée	13
Quelques éléments de la religion cananéenne	15
Lieux sacrés	17
Les montagnes	17
Les eaux et les sources.....	19
Les arbres sacrés	19
Les pierres dressées.....	20
Les phénomènes naturels.....	21
Emergence d'une idole	23
Les divinités	29
Les rituels et les croyances	47
Les animaux	50
Les morts	51
Conclusion	55
L'ANTIBAALISME	57
Le défi d'Elie l'intrépide (1R 17-19).....	57
La résistance des Rékabites (Jr 35).....	61
Jéhu, le roi au zèle massacreur (2 R 9-10)	65
Osée le prophète	67
Réflexions sur Osée, Elie, Jéhu, les Rékabites	73
Réflexions sur Osée, les Rékabites et l'Eglise	75
LA JUSTICE DE DIEU	77
LE SECOND ESAIE (Es 40-55)	81
LA LOI DE DIEU (DEUTERONOME)	83

APPORTS CANANEENS DANS L'AT	87
Conclusion.....	91

ABREVIATIONS

AT Ancien Testament

NT Nouveau Testament

LXX Version grecque de l'AT, originaire d'Egypte, à l'usage des juifs de la Diaspora qui ne savaient plus suffisamment l'hébreu, et utilisée la plupart du temps par les auteurs du NT quand ils citent l'AT. Elle contient quelques différences d'avec le texte hébreu

TOB Traduction œcuménique de la Bible

v verset

Les noms des livres de la Bible sont abrégés comme dans la TOB

L'ordre des livres bibliques est celui de la Bible hébraïque, repris par la TOB

Le nom divin יהוה, qu'Olivétan a traduit par *l'Eternel*, est souvent transcrit par YHWH

PROLOGUE

De l'importance de la critique historique et littéraire du texte biblique.

Les découvertes et la recherche théologiques ont fortement modifié les paramètres de l'étude de la Bible. La vérité biblique n'est en rien mise en cause ; elle reste la confession de foi fondamentale liée à la sainte Ecriture, mais il ne faut pas confondre vérité et historicité, vérité et critique littéraire, vérité et d'autres paramètres peut-être, comme le littéralisme ou archéologie.

La pensée biblique est fort différente de la nôtre ; les concepts que nous utilisons sont inadéquats pour entrer dans les concepts de la langue hébraïque. Alors que nous nous exprimons avec des mots abstraits, l'hébreu utilise des mots concrets, l'AT va raconter une histoire (historique ou pas, peu importe) pour faire passer un message important à ses yeux, alors que nous risquons de prendre à la lettre, au premier degré, le récit, sans tenir compte de l'intention de l'auteur ou des rédacteurs, du but du récit raconté par les écrits bibliques. A titre d'exemples, je citerai la généalogie de Jésus dans l'Evangile selon Matthieu ; manifestement, elle ne correspond pas à la vérité historique, ni à la tradition de l'AT, mais l'auteur du premier évangile a autre chose à dire que la vérité historique ; il veut montrer que Jésus-Christ est un vrai juif, avec, comme tout juif, une généalogie ; et cette généalogie remonte à Abraham ; *Jésus est fils d'Abraham* ; de plus, quand il cite les femmes, mères de la descendance, Matthieu dévoile leur caractère problématique en citant Rahab une prostituée, Tamar incestueuse, Ruth la païenne, Bath-Shéba l'adultère, et finalement Marie dont la grossesse ne provient pas de son mari ; il ne cite pas Sara, présentée comme une *sainte femme* par le NT(1 P 3 :5). Quant à la généalogie selon Luc (Lc 3 :23 ss), elle diffère, tout en exprimant, elle aussi, la vérité théologique et non historique qu'il veut transmettre : *Jésus est le fils d'Adam* (donc il est un *homme*) et *fils de Dieu* (dans la même personne). Il s'agit, devant le texte biblique, de réfléchir à son message qui dépasse les mots écrits. Pour quelle raison le livre de Ruth commence-t-il

comme il le fait (Rt 1 :1) ? Non pour nous reporter *historiquement* au temps des juges, mais pour nous montrer, *théologiquement*, l'universalité de l'œuvre de Dieu qui dépasse et a toujours dépassé les limites nationalistes de ce peuple que nous appelons le peuple élu, au moment où le scribe Esdras excommuniait les non-juifs (Esd 10).

Les copistes israélites et juifs des textes bibliques qui sont parvenus jusqu'à nous, n'ont pas été que des copistes ; ils ont ajouté leur propre manière de voir en modifiant ce qu'ils avaient sous les yeux pour y insérer leur propre interprétation, ce qui enrichit le texte; Mc 1 :40 dit, selon nos traductions, que Jésus *fut ému de compassion* ce qui correspond à un texte ancien. Mais un texte plus ancien écrit : *Jésus se mit en colère*. Comme on comprend la réaction du copiste devant cette attitude bizarre de Jésus ; alors le copiste corrige et transmet ce qu'il estime, lui, copiste, être mieux dans la ligne de la pensée de Jésus. Où est la Vérité ? Vraisemblablement dans le texte le plus ancien et le plus difficile, parce que ce lépreux qui vient à lui transgresse la Loi d'une part, et empêchera Jésus d'aller dans les villages et de rejoindre les foules, d'autre part : *il ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville* (v 46) ; il était devenu lui-même *impur*. L'interprétation du texte biblique permet une plus grande fidélité à l'égard de l'intention de l'auteur biblique. Pourquoi le poème de Gn 1 :1-2 :3 raconte-t-il la création en 7 jours ? Non pas pour nous dire que la création s'est faite en 168 heures, mais pour révéler l'importance du sabbat qui est le sommet de la création selon le livre de la Genèse, cela nous ne le voyons pas en faisant de la création du couple humain, le sommet de l'œuvre de Dieu en escamotant le septième jour ! Le repos est le plus grand cadeau de Dieu donné à ses créatures. Pourquoi, avant cette œuvre créatrice, tout était noyé sous les eaux et que, dans le second récit de la création (Gn 2 :5 ss), la terre n'est qu'un désert sans la moindre goutte d'eau ? Dans les deux cas, la vie est impossible, mais Dieu la rend possible par sa Parole (Gn 1 :6-10) et par son intervention : l'eau sourd et *arrose* cette terre complètement desséchée. Les deux récits de la création s'opposent littérairement pour affirmer la même vérité théologique : sans cette intervention divine, pas de vie possible ; voilà la vérité profonde de ces textes à travers deux narrations toute simples, mais grandioses et si différentes. S'en tenir littéralement au texte (*il est écrit...*), c'est passer à côté de sa signification. Une réflexion *évangélique* et *réformée* (ce sont les deux adjectifs officiels de notre Eglise vaudoise), nécessite une attention humble et intelligente, soumise au texte qu'il s'agit de comprendre dans

ce qu'il veut dire. Il ne s'agit donc pas de rationalisme ou de déformation du texte biblique, mais d'aller à la recherche du sens du texte. Cette manière des auteurs bibliques de faire de la théologie en racontant, a reçu un le nom de narratologie.

Oui, *il est écrit...* Mais qu'est-ce qui est écrit, de quel texte s'agit-il ? A partir des premiers manuscrits copiés et recopiés avec ferveur et attention, il y a eu des fautes d'orthographe, des fautes de sens, des mots oubliés, d'autres rajoutés, des phrases modifiées. Aujourd'hui, le lecteur du texte ancien ne se trouve pas devant *un* texte, mais devant de nombreux textes, parallèles, provenant de *familles* de textes, issus de copistes différents. Lequel choisir ? L'honnêteté veut que le théologien moderne ne choisisse pas, mais qu'il remonte d'un copiste récent à un copiste plus ancien, afin de découvrir, non pas le texte original, c'est impossible, mais le texte le plus proche de l'original. Les découvertes d'anciens manuscrits sont révélatrices de la fidélité des copistes. Par exemple : le rouleau d'Esaië le plus ancien que nous connaissions datait du X^e s. ap. JC. Or, on a découvert en 1948, un rouleau d'Esaië du I^{er} s. av, JC., 1000 ans plus ancien ; et au cours des ces 1000 de copie et de recopie, nous nous sommes aperçus que les variantes textuelles sont quasi insignifiantes, à part les fautes d'orthographe et d'inattention. C'est dire d'une part, la qualité du travail des copistes et, d'autre part, l'importance de pouvoir comparer tous les textes qui nous sont parvenus.

Il est faux de penser que la Bible est tombée du Ciel. Quand Dieu parle, il s'agit pour celui qui reçoit cette Parole de la dire avec ses mots d'homme, dans sa langue à lui, dans le langage de son époque. Exemple : *Ainsi parle l'Eternel...* (Jr 2 :2,5 ; et très souvent) ; *la parole de l'Eternel me fut adressée en ces mots...* (Jr 1 :2,11 ; 2 :1 ; et très souvent). Et cependant le livre s'ouvre par ces mots : *Parole de Jérémie, fils de Hilkiya...* et non pas : *Parole de Dieu...* C'est donc Jérémie qui parle et qui a la charge de transmettre une *Parole de Dieu* à ses contemporains il parle avec ses mots, sa manière de penser, son style, et chaque écrivain biblique a son propre style. Il s'agit pour nous de comprendre ce que dit Jérémie le prophète à ces gens qui habitent à Jérusalem à la fin du VII^e - début du VI^e s. av. JC. Elle est écrite dans la langue de l'époque, l'hébreu, mais un hébreu qui n'est plus classique. La prophétie de Jérémie ne prend son sens que dans son contexte ; à nous de le comprendre pour aujourd'hui, ce qui nécessite une étude (*critique* au sens tout à fait positif du terme) historique et

littéraire, pour aboutir à une compréhension et à une traduction pour le lecteur du XXI^e s. Même en traduction, on arrive à distinguer le style personnel des auteurs bibliques.

La science théologique consiste d'abord à établir le texte avec autant d'humilité et de ferveur que les copistes transmetteurs de ce qu'ils avaient sous les yeux. Ce travail est loin d'être simple ; il est même souvent impossible parce que le texte qui nous est parvenu est abîmé ou incompréhensible ou parce qu'il y manque des mots. Dans ces cas, la science théologique s'interdit de *compléter* en se fiant sur des conjectures rationnelles (par exemple 1S 13 :1).

Au cours des cinq derniers siècles, la Bible a été traduite. Le protestantisme a proclamé que la Bible était facile à lire et compréhensible pour tous lecteurs, donc à mettre entre toutes les mains ; c'est pourquoi l'Alliance Biblique Universelle (ABU) édite et distribue, tous azimuts, des Bibles en des milliers de langues. Il n'empêche que ces théologiens protestants ont écrit un nombre incalculable de commentaires pour permettre aux fidèles de lire la Bible plus facilement et plus profondément. Si c'est si facile à lire et à comprendre, pourquoi faut-il tant de commentaires ? C'est pourquoi aussi, les protestants, dès le XVI^e s., ont ouvert des écoles primaires pour que chacun apprenne à lire. Les catholiques romains ont au contraire estimé que la Bible était trop difficile à lire, qu'elle ne devait donc pas être mise entre les mains des fidèles, qui risquaient de mal l'interpréter ; mais ils n'ont pas écrit de commentaires pour leur faciliter la tâche ; ils ont décrété que seule *l'Eglise catholique romaine, le magistère*, était seule en mesure d'interpréter correctement la Bible ! Protestantisme et catholicisme avaient donc deux attitudes opposées. Le deuxième Concile du Vatican a heureusement changé de doctrine sur ce point. Le sacerdoce universel (Ex 19 :6 ; 1 P 2 :5) offre à chacun le privilège de lire la Bible qui *est le livre par lequel Dieu nous parle* (première phrase du catéchisme officiel de l'Eglise nationale vaudoise, 1945).

La critique littéraire et historique est absolument nécessaire dans l'étude approfondie de la Bible, d'où l'importance des commentaires. Sans cette méthode, ce cahier aurait bien peu de valeur. En le lisant, je souhaite que le lecteur y découvre la patience de Dieu, sa miséricorde, son pardon... et son espérance pour nous.

LA RELIGION CANANÉENNE

A TRAVERS L'ANCIEN TESTAMENT

Influence et résistance

Une page d'histoire et de géographie¹

Sans remonter plus haut dans le temps, au III^e millénaire, des commerçants dravidiens (et des pirates) arrivent des côtes ouest de l'Inde, et s'installent en Phénicie² pour étendre leurs affaires en Méditerranée. Ce ne sont pas des conquérants ; ils vivent avec les autochtones. Les Grecs les nommeront *Phoïnikiès* (Φοινικης). Ils apportent avec eux leurs divinités, notamment le couple divin de la fertilité qui deviendra prépondérant dans tout le Proche-Orient et le monde égéen. Cependant, l'économie décline et ces Dravidiens finissent par disparaître ou par s'assimiler complètement.

Au II^e millénaire, les documents de Ras-Shamrah/Ougarit parlent de Sémites venus, semble-t-il, du Sud de l'Arabie, via la région sinaïtique. Leur langue est un proto-phénicien assez proche de ce que deviendra l'hébreu et qui rappelle quelques traits linguistiques de l'Arabie du Sud. Avec ces immigrations diverses, la population de la Phénicie apparaît très mélangée : Dravidiens, Egéens, Arabes, anciens autochtones. L'influence égyptienne se fait aussi sentir.

Vers le XIV^e s., le Pharaon Aménophis IV détruit Ougarit³ et maîtrise tout ce corridor qui relie l'Afrique à l'Asie et l'Europe, ce qui est stratégiquement vital pour l'Égypte. Mais, par son action dévastatrice, il détruit aussi les anciens documents accumulés à Ougarit.

¹ On lira *Histoire générale des religions*, dirigée par M. Gorce, 1947. Vol. I, p.171 ss.

² Région située le long de la côte orientale de la Méditerranée.

³ Sur la côte méditerranéenne, au nord de Lattaquié.

Vers 1250, Ramsès II entretient des relations amicales avec le roi de Byblos⁴.

A cette époque, l'écriture cunéiforme cède la place à un alphabet de 22 lettres, toutes des consonnes, ce qui est une révolution simplificatrice de l'écriture. Les Phéniciens en sont les géniaux inventeurs ; ce sont 22 signes très simples et bien distincts. Dans ce nouvel alphabet, on distingue encore des caractères idéogrammiques : la lettre ressemble à un objet, par exemple ב (B) se prononce *beth* et signifie *maison* ; la lettre suggère un abri, une chambre, une maison. Phonétiquement, la lettre désigne donc deux choses : la lettre B et la *maison*. L'auditeur doit faire la différence en fonction du contexte. Cette innovation rend le pays prospère. Tout l'Occident s'empresse de copier l'invention phénicienne, ce que nous employons encore aujourd'hui sans le savoir. L'ordre des lettres de notre alphabet est celui des Phéniciens. Les Israélites l'ont adopté immédiatement dès qu'ils ont commencé à écrire, mais selon une écriture archaïque. Pendant l'Exil, les scribes ont adopté ce qu'on appelle une *écriture carrée* ou *assyrienne* utilisée pour écrire la Sainte Ecriture, telle que nous l'avons aujourd'hui. Cet alphabet n'a que des consonnes. Pour résoudre le problème de la prononciation, les autorités rabbiniques ont inventé un système de voyelles placées dans (וּ בּ), sur (וּ בֹ) ou sous (וּ בֻ) les consonnes, afin de fixer une lecture conforme et obligatoire dans un but culturel. Le texte en est devenu sacré.

A la fin du II^e millénaire, les « peuples de la mer », les Philistins, débarquent et s'installent sur le littoral méditerranéen, entre le Mont Carmel et Gaza. Ils détruisent Sidon et Tyr qui mettront longtemps à se relever. Ils semblent être arrivés peu avant les Hébreux venant de la région sinaïtique, selon la tradition de l'Exode et Deutéronome. Les livres des Juges et de 1 Samuel montrent les démêlés que les Israélites ont eu avec les Philistins beaucoup plus avancés au niveau civilisation (1 S 13 :19-22).

Au I^{er} millénaire, avec Hiram I^{er} (969-935)⁵ roi de Tyr, le pays semble prospérer et totalement sémitisé, à l'exclusion des Philistins non sémites, donc incirconcis. Cependant, l'influence phénicienne sur la Méditerranée semble encore très modeste à cette époque.

⁴ Ville très ancienne (IV^e millénaire) située au Nord de Beyrouth. Elle est citée sous le nom Guébal (Ez 27 :9 ; Ps 83 :8).

⁵ C'est un contemporain du roi Salomon. Ce sont ses architectes et maçons (tous de religion cananéenne) qui ont construit le Temple à Jérusalem ; Salomon n'a fourni que de la main d'œuvre (1R 5-6). On notera la différence de conception religieuse du « Temple » dans Esd 4 :2-3.

L'influence sémite vient aussi du Nord, du pays d'Amourou habité par les Amoréens, dans la Syrie du Nord et l'ancienne Babylonie.

L'appellation *Phénicie* (Phoïnikès) tend à disparaître au profit de l'expression *pays de Canaan*. *Canaan engendra Sidon* dit Gn 10 :15. Antiochus IV Epiphane (175-164) bat monnaie, avec cette inscription mentionnant sa capitale, *Antioché*⁶(précédemment nommée Laodicée): *mère de Canaan*.

Le mot **Canaan** désigne une large région qui s'étend au Nord de l'Égypte ; le *torrent d'Égypte* en est la frontière traditionnelle et il se jette dans la Méditerranée au Sud de Gaza. Il comprend les royaumes au Nord de cette frontière : le désert du Sinaï, le Négueb, la Phénicie, la Syrie occidentale, alors que le désert de Syrie jusqu'à l'Euphrate est le pays occupé par les Amoréens. Canaan est ce couloir qui relie l'Afrique à l'Asie et l'Europe. Selon la tradition biblique, le pays de Canaan est un pays riche *déoulant de lait et de miel* (Ex 3 :8). Contrairement au livre de *Josué*, les livres des *Juges* et de *1 Samuel* montrent la difficulté et la résistance que rencontrèrent les Israélites dans la conquête du territoire qu'ils ont occupé. Les Israélites s'établirent dans la partie Sud du territoire habité par les Cananéens ; et les Cananéens autochtones sont pour la presque totalité restés sur place. Le vocable "Canaan" n'est pas positif pour certains textes bibliques. En effet, il est le fils de Cham, lui-même fils de Noé qui le maudit (Gn 9 :25). Toute la tradition relative aux *Juges* et notamment à Deborah décrit la guerre qu'Israël dut livrer contre le roi de Canaan, Yabin, et son général Sisera, et comment cette guerre s'est terminée par une victoire éclatante grâce à une femme qui réussit à assassiner Sisera. Le *chant de Deborah* est l'un des plus anciens textes de la Bible (Jg 4-5). On peut noter le côté très féministe de cet ancien récit. Par ailleurs, la civilisation cananéenne est largement supérieure à celle des Hébreux arrivant dans le pays. Il y a eu finalement adaptation des Israélites, intégration et adoption des us et coutumes cananéens par les Israélites.

⁶ C'est à Antioche que, pour la première fois, les disciples furent appelés *chrétiens* (Ac 11 :19).

Histoire et géopolitique au temps d'Osée

Le prophète Osée se situe au VIII^e s. et sa prédication doit dater des années 740-725. Vraisemblablement, la prise de Samarie (722) n'a pas encore eu lieu, mais elle est imminente. Le royaume d'Israël a déjà été entamé territorialement ; tous les districts du Nord sont déjà aux mains des Assyriens qui sèment la terreur dans tout le Proche-Orient. Le royaume assyrien, capitale Ninive, est fondé sur son armée qui parcourt tout l'empire en cherchant, au-delà, à agrandir son territoire et à accaparer les richesses des nations traversées par ses armées.

Le livre d'Osée reflète cette peur, cette inquiétude permanente. Pour Osée, une chose est sûre : le royaume d'Israël disparaîtra sous les coups assyriens, qu'il considère comme la verge de l'Éternel qui châtiara son peuple idolâtre. Ses réflexions politico-stratégiques se sont révélées exactes. Il se pourrait qu'Osée ait vécu la fin du royaume d'Israël et que son dernier chapitre soit une prédication adressée au peuple vaincu, que Dieu ne veut pas abandonner. Ce chapitre 14 est plein d'une compassion qui doit redonner de l'espérance au peuple élu coupable, idolâtre, terrassé par l'ennemi, mais non rejeté.

Tout au long du livre, Israël est souvent cité sous le vocable *Ephraïm*. Ephraïm et Manassé sont les deux fils de Joseph, fils de Jacob et de Rachel (Gn 46 :19-20). La tribu d'Ephraïm a pris une prépondérance sur les autres tribus qui avaient fait sécession lors de la succession de Salomon (1R 12). C'est pourquoi, le royaume d'Israël s'est appelé *Ephraïm*, d'autant plus que le territoire de plusieurs autres tribus d'Israël étaient tombées aux mains des Assyriens.

Le royaume de Juda, au Sud, a aussi été envahi par les Assyriens et plusieurs villes fortes sont tombées. Esaïe, sacrificateur et prophète à Jérusalem, en parle, mais il annonce le salut de la ville, un salut miraculeux. Effectivement, malgré un long siège, l'armée assyrienne a dû s'en aller (Es 36-37 ; 2R 32).

Puisque l'Assyrie fait peur, on lui envoie un tribut pour essayer de l'apaiser ; l'Égypte est considérée comme un pays de refuge, tout au moins un pays pouvant fournir armes, vivres, cavalerie... Des émissaires vont en Égypte pour se ravitailler. Osée, comme tous les prophètes sont absolument opposés à cette politique pro-égyptienne. *Vous voulez fuir en*

Egypte? Vous y mourrez! prévient Osée (9 :6). Quelques années plus tard, Esaïe formulera la même réprobation (Es 30 :1 ss ; 31 :1,3). Plus tard encore, Jérémie condamnera également cette fuite en Egypte (Jr 42-44). L'idée que l'Egypte soit un lieu de refuge perdurera jusque dans le NT (Mt 2 :13-15 avec une allusion tirée d'Os 11 :1). Si Osée fait référence à la sortie d'Egypte avec Moïse (11 :1 ; 12 :4), il ne semble pas que la tradition des récits de l'Exode soit déjà reconnue et établie au temps d'Osée. Il se pourrait même que le livre d'Osée soit l'une des origines de la tradition de l'exode des Hébreux.

Quelques éléments de la religion cananéenne⁷

La Bible reflète la doctrine, la morale et le panthéon cananéens ; quelques divinités, des rituels, des idées religieuses, des comportements moraux cananéens y sont mentionnés, toujours pour les contrer par les auteurs bibliques. Il suffit de lire les diatribes des prophètes ou les lois du Pentateuque pour découvrir la manière dont les Israélites vivaient largement la religion cananéenne. L'intégration des Hébreux arrivant en *Terre Promise* a eu un retentissement très grand au niveau culturel et religieux. Par exemple, les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob étaient des nomades cherchant des pâturages pour leurs troupeaux ; or, les voici arrivant au milieu d'un pays où ils vont vivre sédentaires ; il faut donc apprendre à cultiver la terre, à devenir des paysans. Les autochtones cananéens vont leur apprendre ce nouveau mode de vie ; en résumé : Si on veut fabriquer du pain, il faut de la farine, donc du blé qu'il s'agit de semer (Gn 30 :14) ou de l'orge (Rt 1 :22). Voici la méthode selon les Cananéens : 1° prier Baal pour qu'il autorise de labourer la terre, la *fendre*, la blesser, ce qui est un acte religieux ; 2° semer ; 3° prier Baal pour qu'il fasse pleuvoir ; 4° le prier pour que la graine germe, pousse et murisse ; 5° quelques mois plus tard, prier Baal pour que le soleil brille et qu'il ne pleuve plus ; 6° moissonner ; 7° remercier Baal par un sacrifice : par exemple, lui offrir la première gerbe moissonnée (cf. Lv 23 :10). Le processus "technique", matériel, n'a d'effet que lié au processus "religieux" ; l'un est aussi indispensable que l'autre, et les Israélites ont été de bons élèves. Cet exemple montre que la vie quotidienne dépend entièrement de la religion. Il n'est donc pas étonnant que la religion des Israélites ait été marquée par la religion cananéenne.

La religion cananéenne est une religion liée à la nature ; les montagnes, les rivières, les sources, les pierres, les cavernes, les arbres sont des lieux privilégiés du culte cananéen ; les Israélites ont suivi cette pensée. On remarque que les anciennes traditions israélites en parlent sans difficulté ; quand le syncrétisme commence à se manifester, les prophètes vont intervenir violemment.

⁷ On peut se référer à A. Lods *Israël, des origines au VIII^e s.* éd. Albin Michel 1949. J'y ai puisé quantité d'éléments que j'ai résumés.

Lieux sacrés

Les montagnes

L'**Hermon**. Son nom veut dire *sacré, tabou* (הַרְמוֹן) mot qu'on utilise aussi dans l'expression *voué à l'interdit*. C'est la plus haute montagne de la région et il y fut construit beaucoup de sanctuaires ; on l'a souvent nommé *Baal-Hermon*, la *montagne* ou le *sanctuaire de Baal* (Jg 3 :3). L'AT le nomme aussi *Sirion* (Dt 3 :9 ; Ps 29 :6) et *Senir* (Ct 4 :8) ; sa rosée est un don du Ciel, au sens religieux du terme, (Ps 33 :3) et le Jourdain y prend ses sources. Il est donc au Nord-est de la Galilée.

Le Mont **Sinaï** dont il est tant question dans l'AT se situe au Sud d'Israël. Pourtant, on ne sait pas où il se trouve ; nous l'avons traditionnellement placé entre le golf d'Akaba et celui de Suez, qu'on appelle aujourd'hui la presqu'île du Sinaï, alors que l'apôtre Paul l'indique en Arabie (Ga 4 :25), c'est-à-dire dans la région de Madian, région où Moïse s'était réfugié en fuyant l'Égypte (Ex 2 :15). Ex 19 raconte une manifestation impressionnante de l'Éternel (une théophanie), ce qui indique à quel point le Sinaï est sacré et interdit aux hommes. Moïse seul y a accès et y reçoit les 10 Commandements (Ex 20). Le Mont **Horeb** est tout aussi sacré (Ex 3 :1 ; Ex 17 :1-7 ; Dt 5 :2 ; 1R 19 : 8 ; etc.) ; mais est-ce la même montagne que le Mont Sinaï, ou s'agit-il d'une autre montagne ? Je pense que ce sont deux noms qui ont fini par désigner la même montagne (le Décalogue est donné au Sinaï en Ex 19-20 et à Horeb en Dt 5).

Les Israélites, étant devenus sédentaires depuis longtemps, la tradition biblique n'a plus su où les situer, les a confondus et a fini par en oublier la situation géographique. La révélation de Dieu au buisson ardent devrait se situer logiquement aux alentours de Madian, la résidence de Jéthro, plutôt que dans la presqu'île sinaïtique selon la tradition ; cependant tout cela n'enlève rien à la valeur théologique des récits qui soulignent par là-même que le Sinaï (ou Horeb) n'est pas un lieu touristique ; on n'y monte pas impunément ; c'est *la montagne de Dieu* à ne pas profaner (1R 19 :8). Elle fait partie du monde divin, donc interdit (Ex 19 :12,21,24 répète quatre fois l'interdiction). Le vocable "Sinaï" est devenu un terme religieux sans plus de signification géographique, *le Sinaï est dans le sanctuaire* (Ps 68 :18). Il y a donc un rapprochement entre le Sinaï et la colline sur laquelle se trouve le Temple de Jérusalem, rapprochement et même fusion, puisque le Dieu révélé au Sinaï *habite* dans le

Temple (Jl 3 :17 ; Ps 11 :4). C'est pourquoi les Judéens du temps de Jérémie, étaient persuadés que la ville de Jérusalem était imprenable (bon exemple d'un littéralisme pervers) et scandaient, alors que les Babylo-niens assiégeaient la ville : *C'est ici le Temple de l'Eternel, le Temple de l'Eternel, le Temple de l'Eternel!* (Jr 7 :4), tandis que Jérémie les pressait de ne pas vivre dans cette illusion. Précédemment, le prophète Esaïe avait eu une vision grandiose, où le Temple ne pouvait contenir que les pans du manteau de l'Eternel (Es 6 :1). On ne peut que constater le fossé qu'il y a entre la religiosité d'Israël, influencé par la religion cananéenne en "chosifiant" la divinité, et la vision transcendante du prophète Esaïe.

Interdiction formelle de *monter* sur la montagne, interdiction de *s'élever* même religieusement jusqu'à Dieu (alors qu'à la tour de Babel l'humanité voulait monter jusqu'au ciel et y déloger Dieu). *Elevons nos âmes à Dieu...* disait l'ancienne liturgie vaudoise en introduction à la prière d'adoration⁸. Eh bien non ! On ne monte pas vers Dieu, on ne s'élève pas jusqu'à lui. C'est lui qui descend, dans une théophanie grandiose sur le Mont Sinäi. L'Eternel, c'est le Dieu qui vient. La vraie religion n'est pas de tendre, d'aller vers Dieu, mais d'accepter qu'il vienne vers nous ; *voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui* (Ap 3 :20). Voilà la révélation du Sinäi, sous une tout autre forme : Dieu descend vers son peuple, tout en restant invisible et inaccessible.

Le **Carmel**, au centre du pays, a au moins deux autels, pour Baal et pour l'Eternel, lequel est rétabli par Elie lors de sa confrontation avec les prophètes de Baal et d'Astarté (1 R 18 :20-39).

Les **Hauts-lieux** sont sur des collines comme l'indique cette expression, avec un sanctuaire pourvu d'autels tant cananéens qu'israélites, au sommet pour être plus près du ciel ; il y a l'effigie de l'idole entourée de pieux sacrés marquant la présence du dieu ; des bosquets et des arbres aux feuillage vert, symboles de vie (ce qui est remarquable dans un pays sec) (Dt 12 :2-3 en est une bonne description); chose étonnante, le prophète Samuel y sacrifie sans problème (1 S 9 :12) ; au temps de Jérémie encore, le Temple de Jérusalem contient des "ordures", c'est-à-dire des idoles, comme aux portes de la ville (Jr 32 :35-36); les hauts-lieux sont fréquentés avec leurs cultes idolâtres, leurs débauches avec des prostituées et prostitués sacrés (2R 21 :3 ; Ez 20:27-38). Cette débauche sexuelle fait partie intégrante du culte cananéen, car seule la divinité peut

⁸ Liturgie de poche 1941 p. 13 et ensuite.

accorder la fécondité humaine et animale. L'acte sexuel a donc un sens religieux ; ce n'est pas de la licence, tout au moins pas dans son principe. Il y a des hauts-lieux très courus à Bethel, Rama, Guilgal, etc. pour Baal comme pour l'Eternel, dans un vaste syncrétisme. Les **cultes** ont aussi lieu sur des aires qui ont l'avantage d'être des endroits plats où peut se réunir beaucoup de monde ; mais c'est aussi le lieu où l'on bat le blé ; il devient alors symbole de fertilité, lieu d'invocation et de prière pour demander la moisson et pour remercier après la récolte.

Les eaux et les sources

Elles sont en relation avec le monde divin ; des rivières de la Phénicie portent des noms de dieux. En Israël, on connaît les forces qui animent l'eau : Les eaux de la mer Rouge et celles du Jourdain se sont retirées devant le peuple élu (Ex 14-15 et Jos 3), véritable miracle dû à l'intervention de l'Eternel et reçu dans la foi par Moïse et par Josué lequel demande, avant le miracle, de se sanctifier. On allait donc accomplir un acte religieux en traversant le fleuve et en entrant dans la Terre Promise (v 5). Il en va de même pour Elie et Elisée (2R 2 :8,14). Le général lépreux Naaman était persuadé que les rivières de Syrie étaient sacrées et cependant, il a dû se plonger sept fois dans le Jourdain pour être guéri sur le conseil d'Elisée qui n'avait pourtant pas fait d'actes magiques au préalable, ce qu'attendait justement Naaman ! (2R 5 :10-14). La source du Guihon aux portes de Jérusalem est considérée comme sacrée et elle a servi à l'onction de Salomon à l'occasion de son sacre (1R 1:38-40).

Les arbres sacrés

Ils sont parfois cités, comme le fameux *palmier* où siégeait la juge Deborah (Jg 4 :5), *le térébinthe d'Ophra* où l'ange de l'Eternel apparaît à Gédéon (Jg 6 :11), *l'arbre des Devins* près de Sichem (Jg 9 :37), le tamaris de Jabès où Saül et ses fils furent inhumés (1 S 31 :13). Abraham a planté sa tente précisément à Sichem, puis vers les *chênes de Moré près d'Hébron* (Gn 12 :6) ; il a habité au *chêne de Mamré* ; l'Eternel lui apparut là quand trois hommes mystérieux (ou un seul ?) vinrent vers sa tente (Gn 13 :18 ; 18 :1 ss). Saül était assis sous le *grenadier de Migrôn* lors de sa lutte contre

les Philistins (1 S 14 :2), non loin de son domicile, Guèba. Il y a encore ces nombreux *arbres verts* sur les collines avec sanctuaires cananéens (Es 57 :6 ; Jr 2 :20 ; 3 :6-13 : etc.) ; tous sont des arbres sacrés, vénérés, et il y a là un sanctuaire avec un autel. La loi de Dt 12 :2 a voulu interdire ces dévotions. Notons encore le *buisson ardent* où la présence de l'Eternel est révélée à Moïse (Ex 3 :2 ss).

Les pierres dressées

Elles peuvent devenir des sortes de sanctuaires. Jacob en fuite a eu un rêve et au matin, il dresse la pierre qui lui avait servi d'oreiller pour en faire un monument ou une stèle (**מִצְבֵּה**) ; il l'oint huile et lui donne un nom : Bethel (= maison de El) (Gn 28 :16-19). Il en va de même pour la pierre dressée par Jacob à son retour, en présence de Laban, et pour toutes celles qu'on y ajoute en invoquant l'Eternel, avec tout un rituel solennel, un repas et une alliance (Gn 31 :45-55). La grande pierre (**אֲבִן**) que Josué a dressée sous le chêne (**אֵלֶּה**) devient ainsi le sanctuaire de l'Eternel (Jos 24 :25-27) et c'est là que Josué fait alliance avec le peuple. L'arbre sacré et la pierre dressée sont additionnés ; ce lieu est donc doublement sacré. L'Eternel est présent à cet endroit bien déterminé, mais nous n'en connaissons pas l'emplacement (ce qui n'a pas d'importance pour notre foi ; de plus cela évite toute religiosité superstitieuse).

Guilgal signifie *cercle de pierres*. Il y a un Guilgal dressé au bord du Jourdain par Josué après le passage du fleuve par les Hébreux (Jos 4 :15-24). Samuel convoque le peuple à un Guilgal (un autre *cercle de pierres*) pour y confirmer la royauté de Saül... et y annoncer sa destitution (1S 11 :14-15 ; 15 :12 ss). L'idolâtrie survenant, les prophètes vont s'élever contre les pratiques païennes ou simplement ambigües de Guilgal (Os 4 :15 ; 9 :15 ; 12 :12 ; Am 4 :4 ; 5 :5 ; etc.). Bethel et Beer-Shéba ne méritent pas mieux. Il suffit de relire Dt 12 :2,3 pour découvrir à quel point le peuple d'Israël est corrompu par l'influence cananéenne.

Les phénomènes naturels

La météorologie, la fertilité, la naissance d'un enfant ou d'un animal, la mort, sont dus à l'action des dieux, chacun ayant son domaine propre. En fait, il n'y a pas de phénomène *naturel* ; tout a un caractère *sur-naturel* pour la religion cananéenne. Pour Israël aussi : le tonnerre gronde, les Philistins ont peur et Israël a la victoire (1 S 7 :10 ; cf. Lv 26 :36). Tout au long de l'AT, les prophètes et les Psaumes proclament que l'Éternel est le Créateur de toutes choses au ciel et sur la terre, le Maître des éléments, pluie, vent, tempête, grêle, neige, de la course du soleil, de la lune et des étoiles (Ps 8 :1-5), tout cela en contrepoint de l'inanité des faux dieux qui ne peuvent strictement rien : *ils ont une bouche et ne parlent pas, des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas, un nez et ne sentent rien, des mains et ne touchent rien, des pieds et ne marchent pas...* (Ps 115 :4-8).

Après avoir recentré toute la foi sur Dieu le Père et son Fils Jésus-Christ, le NT ne craint pas de reprendre certains phénomènes telluriques ou météorologiques pour annoncer l'intervention divine. Par exemple, il est clair que l'évangéliste ne veut pas faire un reportage de l'événement de Golgotha ; il veut exprimer sa foi, mais il ne sait pas comment dire le sens profond, théologique, de la mort indicible de Jésus ; alors, il reprend un langage traditionnel : *la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent et plusieurs corps des saints qui étaient morts ressuscitèrent...* (Mt 27 :51-52). Il en va de même pour le *bruit* et le *vent* lors de la Pentecôte (Ac 2 :2) ; les visions de Jean l'Ancien s'accompagnent *de voix, de tonnerre, de tremblement de terre, de grêle* (Ap 8 :5 ; 11 :19 ; 16 :18) ; rappelons-nous aussi la mauvaise interprétation de la foule dans Jn 12 :29, ce qui montre que les éléments naturels peuvent être des signes bien ou mal compris. L'événement de la Pentecôte est mal interprété par certains : *ils sont pleins de vin doux*, autrement dit : *ils sont complètement ivres* (Ac 2 :13). Jérémie mettait en garde ses contemporains qui s'inquiétaient des phénomènes naturels annonçant soit disant des malheurs : *Ne craignez pas les signes du ciel*, et il poursuit en décrivant avec mépris la *fabrication d'un fétiche* (une idole) *par un artisan* (Jr 10 :2 ss).

Il a fallu toute l'énergie des prophètes pour que la foi en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, Dieu miséricordieux et compatissant, prenant soin de son peuple, soit reconnu comme l'unique (Dt 6 :4). Tous, à leur manière, ont tonné contre l'idolâtrie d'Israël (Es 2 :8 ; Jr 2:28). Nous risquons, nous aussi, de mal interpréter les sens des textes bibliques et les signes des temps (Mt 16 :1-3).

Emergence d'une idole

L'être humain est environné de choses et de phénomènes qui le dépassent totalement. Il y a les phénomènes célestes : le soleil qui se lève... et qui se couche (c'est encore notre vocabulaire, totalement faux !) selon le rythme des saisons, la lune et ses différents quartiers, les étoiles filantes au milieu des étoiles fixes et mobiles, ce qui rend le ciel si beau et si mystérieux.

Les phénomènes terrestres sont tout aussi étonnants : un tremblement de terre, la mer dont les vagues furieuses viennent mourir sur le rivage et n'envahissent pas la terre ; une source d'eau qui jaillit on ne sait d'où ; les arbres qui croissent et qui semblent immortels ; les animaux et les humains qui se reproduisent et forment des générations bien distinctes selon les espèces... et meurent. On peut multiplier les exemples.

Tout cela dépasse l'entendement humain, tout est tellement magnifique, mystérieux, impressionnant voire menaçant. Les Ps 8 et 104 expriment cet émerveillement devant la création de ce monde, et combien d'autres pages de la Bible !

Tout l'environnement de l'homme l'amène à réfléchir et à se poser des questions existentielles, philosophiques, religieuses : Qu'est-ce qui (ou Qui) gouverne ce monde et qui fait en sorte que tout continue ?

L'homme répond : c'est qu'il y quelqu'un ou quelque chose de plus fort que moi, de plus puissant, de plus grand que moi, un être sur-humain. La conclusion réaliste et égocentrique que l'homme tire de cette réflexion, c'est qu'il serait judicieux de faire en sorte que cet être supérieur favorise les choses qui sont nécessaire à l'homme (que la famille et le bétail puissent continuer à vivre et se reproduire, que la nature perdure), et qu'il supprime ce qui ne lui convient pas (tremblement de terre, foudre, grêle avant les vendanges, sécheresse après les semailles).

En présence de tous ces phénomènes naturels, l'homme projette au-dessus de lui un être qu'il imagine ressemblant à lui-même, mais qui serait super-puissant. Ou bien, il conclut que le soleil, ou la lune, ou les deux, sont des puissances qui dominant et gouvernent la terre depuis leur trône céleste, évidemment inaccessible directement. Il faut se les concilier. Il faut que le Soleil n'oublie pas de paraître chaque matin pour donner au monde des hommes lumière et chaleur. L'homme qui médite sur ces réalités qui le dépassent conclut que ces êtres célestes ou terrestres doivent être respectés, vénérés, voire adorés ; en contrepartie, ils pourraient nous aider.

Seulement, cette puissance invisible ou trop lointaine, il faudrait pouvoir la voir, la concrétiser ; serait-ce tel rocher à la forme surprenante, ou tel arbres majestueux comme un cèdre, ou tel autre au feuillage si verdoyant. Ce pourrait être la représentation, que moi, homme, je me fais de la divinité. Ou bien, l'homme pourrait aussi faire lui-même une représentation de cette puissance, un figurine anthropomorphique qui représenterait cette super-puissance, et qui deviendrait elle-même cette puissance que l'on craint, que l'on invoque, que l'on prie et que l'on remercie après coup.

L'homme est un être religieux dans son for intérieur, dans sa contemplation du monde, dans son effroi devant la foudre, dans sa crainte de la mort. Il se construit sa religion, son dieu et sa représentation, à l'image de l'homme ou éventuellement à l'image d'un animal puissant, comme le taureau ou l'ours⁹. Cette représentation de la divinité par l'homme se nomme *simulacre* qui veut dire *copie*,¹⁰ ou bien *idole* qui veut dire *image*¹¹. Ces deux mots sont péjoratifs. Cette représentation n'est qu'un *semblant* de divinité, une image vaine, donc sans valeur. L'adorateur de cette représentation proclamera que c'est l'image de son dieu, et même que cette représentation est son dieu. Donc le simulacre ou l'idole devient sacré de par la réflexion et la conclusion de l'homme. L'idole est un dieu que l'homme se construit (intellectuellement, spirituellement et finalement matériellement). C'est un dieu à l'image de l'homme ; on prend un objet du monde réel (bois, pierre, statue, élément du règne minéral, végétal, animal) et on lui attribue une réalité divine (Es 44 :10 ss ; 45 :20 ; 46 :1, 6ss ; etc.). On attend d'elle une efficacité sensée répondre aux besoins de l'homme, protection, fertilité de la nature (Es 48 :5). Le religieux et ses formes visibles proviennent de la pensée humaine qui invente le processus et qui ensuite s'appuie dessus. L'*idolâtrie* est le *culte* (*lâtrie*) rendu au faux dieu, dont on s'est fait une *image* (*idole*). *Ils disent au bois : Tu es mon père ; et à la pierre : Tu m'as donné la vie !* (Jr 2 :27). La fabrication d'une idole est particulièrement bien décrite dans Jg 17 ; une fois terminée, la famille propriétaire de l'idole demande à un lévite de remplir le rôle de prêtre et on le paie pour son travail.

⁹ Voir les écussons des cantons d'Uri et de Berne, symbole de force supra-humaine.

¹⁰ Du latin **simulacrum**, statue, figure, apparence, du verbe **simulo**, feindre une chose qui n'est pas, faire semblant.

¹¹ Du grec *ειδωλον* image, portait, fantôme.

Dans son grand discours avant l'entrée dans la Terre Promise, Moïse avertit le peuple du danger des idoles en montrant justement comment l'idolâtrie naît, comment elle se développe à partir de ce que l'homme voit autour de lui et de sa réflexion religieuse mal orientée (Dt 4 :15-19 qui va introduire la répétition du Décalogue et son deuxième commandement beaucoup développé que les autres 5 :9-10).

C'est exactement le piège dans lequel Israël est tombé dès son arrivée en Canaan. Ce texte du Deutéronome est un parfait résumé de l'émergence de l'idolâtrie que tous les textes bibliques ont combattu, tant par les prophètes de l'AT, que par le NT (Ac 15 :20). L'homme religieux crée sa religion (Jg 10 :14 ; 16 :24 ; Ac 17 :23). Selon la Bible, Dieu est inconnu, inaccessible, invisible (Jn 1 :17) et il le serait resté s'il ne s'était pas *révélé* (= ôté de voile) ; sans cette *révélation* ou *apocalypse* (αποκαλυψις), il serait resté *caché* (Es 45 :15 ; Ps 10 :1 ; 89 :47). Cette révélation prend des formes différentes, mais toujours selon le même schéma ; ce n'est pas l'homme qui découvre Dieu, c'est Dieu qui prend l'initiative, c'est lui qui vient vers l'homme : Dieu se cache et en même temps se révèle : à Moïse dans le buisson ardent (Ex 3 :1-6) ; au Sinaï, il descend sur la montagne tout en interdisant l'accès (Ex 19) et parle (Ex 20) ; dans des visions données à des prophètes (Es 6 :1-7 ; Ez 1 et très souvent ; etc.) ; et, définitivement, il se révèle en Jésus-Christ (Jn 1 :18) et tout au long des récits évangéliques. Le dernier livre de la Bible se nomme REVELATION (Apocalypse).

Selon la Bible, le croyant n'est pas l'homme "religieux" ; il est celui qui accepte de recevoir l'intervention de Dieu en lui, qui se laisse *persuadé* par une Parole, qui le dépasse sans doute, mais qui s'adresse à lui (Jr 20 :7), acceptation qui est loin d'être facile : Moïse tergiverse et refuse (Ex 4) ; Jérémie se sent incapable (Jr 1 :6) ; et puis, il y a l'homme riche (Lc 18 :23). Mais d'autres, au contraire, se lèvent dès que la Parole de Dieu les atteint (Es 6 :8 ; Mc 1 :18 ; Ga 1 :15-16).

En fait, les mots *religion*, *religieux* ne conviennent pas pour la foi chrétienne. Ces mots se définissent en général comme l'effort, l'ascèse de l'homme pour aller à Dieu, pour se concilier Dieu, pour obtenir la faveur de Dieu, alors que toute la Bible annonce que ce chemin à la recherche du divin mène à une impasse. Selon la révélation biblique, c'est Dieu qui vient vers l'homme, qui va à sa recherche sur les chemins où il s'égare, qui descend jusqu'à lui. C'est donc le contraire de la *religion* ; c'est un

Evangile, une Bonne Nouvelle qui enlève toute crainte et qui offre même ce que l'homme ne peut pas imaginer : la vie éternelle dans le Royaume de Dieu. Certains pensent qu'il faut *faire* son salut ou tout au moins y contribuer, alors que le salut est offert gratuitement (Ep 2 :1-10).

Les Eglises orthodoxes d'Orient ont un autre mot : *icône* (qui signifie exactement *image*) pour désigner les images qu'ils vénèrent, le plus souvent une peinture, qui est faite par une main humaine, mais qui renvoie vers un au-delà. Les icônes sont pratiquement toutes placées sur l'*iconostase* (litt. emplacement des icônes), paroi qui sépare le lieu où se tiennent les fidèles de l'espace sacré, où seul le clergé peut accéder. Donc, architecturalement, les icônes sur l'iconostase renvoient, non seulement à l'espace réservé au clergé, mais bien au-delà, au monde divin, à la transcendance, à Dieu lui-même à qui on rend culte, louange et actions de grâce. On ne prie pas l'icône. Celui qui est devant l'icône doit donc dépasser ce qu'il voit (l'icône) et adorer Dieu qu'il ne voit pas. La différence entre idole et icône est que l'idole est le dieu qu'on adore et dont on attend quelque chose, tandis que l'icône reste un objet; elle n'est rien en soi ; elle est un poteau indicateur invitant le fidèle à aller jusqu'à Dieu.

Il est toujours possible de se poser la question de savoir si la prière du fidèle va effectivement au-delà de l'icône qu'il regarde et admire.

Au cours des siècles de l'ère chrétienne, on s'est posé la question des images. L'image, la représentation divine, y compris l'icône, ne risque-t-elle pas de devenir idole ? D'où l'iconoclasme manifesté tout au long de l'histoire de l'Eglise. Lors d'une Synode en 725, on décida la destruction des images peintes ou sculptées ; mais en 775, un autre Synode rétablit le "culte des images". Sur ce point, les Réformateurs du XVI^e s., Farel, Calvin, Viret, Zwingli et bien d'autres ont été iconoclastes, à la suite des prophètes et des rois comme Ezéchias (2 R 18 :3-4) (VIII^e s. av. JC). Le culte protestant a banni toutes formes de représentations, images, statues, risquant de détourner l'attention du croyant et sujettes à l'idolâtrie. Avec une certaine moquerie issue du siècle des Lumières, Voltaire a fustigé la religiosité des hommes qui créent leurs dieux à leur image, quand il dit : *Dieu a créé l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu*. Dieu est Quelqu'un qu'on écoute, mais qu'on ne voit pas ; la foi chrétienne est fondée sur une Parole par définition invisible. On ne peut *voir* Dieu que dans la personne de Jésus-Christ (Jn 14 :8-9).

Dans le récit théologique de la création (Gn 1 :26-27), Dieu décide de créer un humain (= un couple) à *son image* : l'homme-et-la-femme-ensemble (litt. *mâle et femelle*), en qualité de couple ; c'est l'*icône* de Dieu (traduction de la LXX). Dans le NT, le Christ est l'*icône* de Dieu¹² (2 Co 4 :4).

La perte actuelle de cette conscience, transforme le monde européen en religiosité où l'on souhaite retrouver des images, jusque dans certains lieux de culte protestants ; on dit "le temple est trop nu", ou "ça fait joli", puis *ça* devient indispensable, donc religieux.

L'AT a dévalorisé les idoles en les traitant de *vanité*, de *néant*, de *mensonge*. Est-ce à dire que l'idole n'a aucune réalité ? La *vanité*, le *mensonge*, n'ont-ils pas des réalités très concrètes dans notre vie quotidienne ? Ils nous guident et nous leur sommes soumis : ils deviennent nos dieux. Ils ont une existence réelle en nous ; ce sont des manifestations diaboliques qui s'opposent manifestement à Dieu ; Jésus dit que *Satan est menteur et père du mensonge* (Jn 8 :44). Jésus cite un autre dieu très vénéré dans notre monde actuel : le dieu *argent*, *Mammon* (μαμωνας) (Mt 5 :24) ; pensons aussi à cette réalité considérée comme seule valable : la *Science* qui sait tout, qui peut tout, qui surpasse tout pour beaucoup de nos contemporains. On refusera dans la société à qualifier de dieux ces réalités qui prient dans la vie des gens ; et pourtant ç'en sont, d'autant plus réels qu'on veut les camoufler pour éviter de les reconnaître. Nous sommes tous tentés de les faire passer avant la croix de Jésus-Christ, et nous tombons très facilement dans cette tentation. On se moque des baals et des astartés ; en réalité, nos divinités modernes ont simplement changé de noms. L'idolâtrie est donc une question très actuelle.

L'époque moderne en Europe est née avec le siècle des *Lumières* ; le rationalisme a pris la première place et dès lors, on a méprisé *la Religion*, et l'Eglise chrétienne a été considérée comme obsolète, dépassée, donc méprisable ; or que se passe-t-il lors de la Révolution française ? Robespierre institue le *Culte de la Raison* avec un faste et toute une liturgie s'inspirant de ce qu'il connaît, la liturgie catholique ! Le XX^e s. français prône la primauté de la laïcité dans la société et malheur à qui n'est pas

¹² L'apôtre Paul parle du *Christ* ; il ne dit pas *Jésus*, parce qu'il veut parler du Ressuscité, non pas de l'homme de Nazareth.

laïc (oh ironie ! c'est le mot que le NT utilise pour désigner le peuple des chrétiens, l'Eglise). Les signes *ostentatoires* de la religion *doivent* disparaître. La laïcité devient en France la nouvelle religion de la Nation.

Conclusions :

- 1) Il est faux de croire que l'on peut évacuer l'esprit religieux.
- 2) Il faut réfléchir personnellement avant de se laisser embrigader.
- 3) L'Etat n'a pas à diriger les consciences, ni les groupes religieux, lesquels doivent respecter l'ordre public.

Les divinités

Les **dieux** des Cananéens sont nombreux, plus ou moins importants et quelques-uns sont mentionnés dans l'AT.

El (אֵל) (*él* en phonétique) est le grand dieu de toutes les forces de la nature en Phénicie et en Syrie. Il signifie tout simplement *dieu*. Il est largement utilisé dans les traditions anciennes de l'AT pour dire *Dieu*. Il domine tout : *Je suis Dieu et non homme*, avec toute l'opposition exprimée par cette affirmation lapidaire (Os 11 :9). Le début du Ps 22 a été repris par Jésus sur la croix *Eli, Eli...* (*Mon Dieu, mon Dieu...*) (Mc 15 :34). Rarement seul¹³, il entre dans les noms composés, par ex. : *Elie* (אֵלִיָּהוּ) veut dire *mon Dieu [c'est] l'Éternel* (en abrégé YHW) (1 R 17 :1 ss), *Gabriel* (גַּבְרִיאֵל) *Homme de Dieu* (Dn 8 :16). Israël n'invente pas sa religion, il l'emprunte au monde religieux ambiant, mais peu à peu il la transforme radicalement sous l'action de la révélation de Dieu faite aux prophètes. Ainsi, *Elie* (אֵלִיָּהוּ) témoigne de cette révélation particulière par son nom ; il commence par *El*, ce dieu générique, continue par *mon* : *mon El*; mais *mon El*, ce n'est pas l'El de Tyr ou de Sidon, c'est *YHWH*, c'est l'Éternel, qui forme, en abrégé, la terminaison de son nom, ce qui fait toute la différence; c'est un nom polémique. Comme dans la religion cananéenne, El est le maître de la nature, mais bien plus, il devient le Créateur du ciel et de la terre, Celui qui donne la vie ; c'est pourquoi le Dieu d'Israël refuse avec horreur les sacrifices d'humains comme ceux qui sont pratiqués en l'honneur de Baal et de Molok. Ces sacrifices humains, notamment des enfants, des premiers-nés, sont une caractéristique de la religion cananéenne. Il faut aussi relire certains textes de la Loi, par exemple Ex 22 :29-30 : *Tu me donneras le premier-né de tes fils, le premier né de ta vache et de ta brebis...* Le cananéisme est sous-jacent ; il faudra attendre jusqu'après l'exil pour que ce genre de sacrifice humain soit remplacé par un animal (Ex 34 :20). Le récit poignant du sacrifice d'Isaac est un texte rédigé en vue de la suppression de ce genre de sacrifices humains, remplacés par un animal (Gn 22). Ils finirent par cesser en Israël. Mais encore au temps de Jérémie (vers 610-590 av. JC), juste avant la déportation à Babylone, le vallon de *Ben-Hinnom* au lieu-dit *Topheth*, on y brûlait encore des enfants (Jr 7 :31); on y célébrait aussi des cultes en l'honneur de Molok (Jr

¹³ La graphie *El* se trouve en Gn 33 :20 ; 46 :3 ; 49 :24-25 ; Os 11 :9 ; etc.

32 :35. cf. 2Ch 28 :2-4). Ce vallon est à la sortie sud-ouest de Jérusalem. *Ben-Hinnom* (= *filz de Hinnom*) ou *Gè-Hinnom* (terre de Hinnom) apparaît dans le NT dans le mot *Géhenne* terme qui évoque la souffrance, le supplice, le feu de ceux qu'on torture et qui, dans la bouche de Jésus, prend le sens de *malédiction, de rejet* de la part de Dieu. C'est le contraire du *paradis* (Mt 5 :29 ss)¹⁴. Lors de sa réforme, le roi Josias souilla le vallon en y brûlant des cadavres d'animaux et les ordures de la ville (2 R 23 :10). Ces réformes des rois Ezéchias et Josias sont édifiantes pour constater à quel point l'idolâtrie était présente dans le peuple d'Israël ; il suffit de relire 2R 18 :3-4 et 23 :4-20. Il faudra la déportation à Babylone, l'Exil (597/586-539), pour que la caste des prêtres et des scribes refonde la religion israélite (Dt 12 :30-32 ; 18 :9-12) qui deviendra le judaïsme, dont Esdras est l'un des premiers représentants. C'est alors que le Pentateuque prend forme, tel que nous l'avons dans l'AT, à partir de traditions évidemment plus anciennes. Dieu devient unique et universel (Ex 20 :2). On passe ainsi du polythéisme à la monolâtrie, c'est-à-dire que chaque nation, chaque peuple a son Dieu national, qui n'a pas de puissance sur les autres nations. Pensons à Naaman, ce général syrien qui vient se faire guérir de la lèpre par Elisée et qui repart en Syrie avec une charge de terre israélite, pour pouvoir adorer le Dieu d'Elisée dans une sorte d'enclave territoriale du Dieu d'Israël en terre syrienne ; dans ce sens-là, puisque *El* est générique et imprécis, la Bible va préciser de quel *El* il s'agit ; c'est le *El* d'Abraham et d'Isaac qui est apparu à Jacob à Beth-*El* (= *maison de Dieu*) (Gn 31 :13 ; cf. Gn 28 :12-19) et qui devient le *El* de Jacob. Quand Jacob bâtit un autel, il le nomme *El-Israël* (*Dieu d'Israël*, second nom de Jacob) (Gn 33 :20), ce qui sous-entend que *El* est aussi le dieu d'autres nations ; il faut donc que Jacob personnifie le *El* qu'il invoque. Pensons à la déclaration contenue dans Os 11 :9 : *Je suis Dieu (El), moi, et non pas homme*, avec toute la majesté contenue dans ce *moi* et la petitesse de cette créature *homme* (Os 11 :9 ; cf. Es 55 :8-9 ; Ps 9 :21).

Elohim (אֱלֹהִים) (Dieu). *El* a pris par la suite une graphie plurielle. Ce pluriel est étonnant ; serait-ce un reste de polythéisme ancien, l'ensemble des dieux ? Il signifie plutôt une plénitude, un rassemblement

¹⁴ Je pense qu'on ne peut pas fonder une théologie de l'enfer à partir de ce que ce mot suggère. C'est un mot trop marginal d'une part, même s'il peut nous épouvanter ; il est surtout en désaccord avec le sens général du NT qui proclame, avec l'AT, non *la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie* (Ez 33 :11). Le NT est une Bonne Nouvelle qui proclame que l'amour de Dieu dépasse infiniment *tout ce que l'on peut imaginer et penser* (Ep 3 :20).

de tout le divin dans la personne unique de l'Éternel qui est l'Elohim par excellence.

Est-ce qu'Elohim inspirerait de la crainte ? Jacob, parlant à Laban, lie ce nom par deux fois à celui de *Terreur* qui pourrait être un synonyme d'Elohim (Gn 31 :42,53). Souvent, ce nom désigne des divinités cananéennes vénérées par Israël ; sous la pression assyrienne, les Israélites *craignaient* (ce qui est bien plus que du *respect*) l'Éternel (YHWH) et leurs dieux (Elohim), c'est-à-dire ceux de l'empire assyrien qui recouvrait tout le Proche Orient au VIII^e s. Un bon exemple est celui du roi Achaz : il se rend à Damas pour rendre hommage au roi assyrien Tiglat-Piléser III et remarque l'autel du culte assyrien. Il en fait une copie, l'envoie à Jérusalem et demande qu'on remplace l'autel de l'Éternel par celui de la divinité assyrienne. Le sacrificateur Urie s'empresse d'obéir et quand Achaz revient à Jérusalem, il offre lui-même sacrifices et holocaustes sur ce nouvel autel et il éloigne, puis brise l'autel de l'Éternel. C'est sa manière de faire allégeance au roi d'Assyrie (2 R 16).

Il arrive aussi que ce nom désigne un chef ou un roi ; si Aaron est la bouche de Moïse, Moïse est Elohim pour Aaron (Ex 4 :16).

Il s'agit d'abord du Dieu d'un clan, puis du peuple, dans le contexte religieux de la monolâtrie. Le deuxième commandement du Décalogue a un accent polémique ; c'est l'Éternel qui parle et qui tient à préciser qui il est. Nos traductions sont exactes quand nous lisons : ... *car moi l'Éternel ton Dieu, je suis un Dieu jaloux*... Mais le texte hébreu est plus pointu : *Moi : je suis (JE SUIS = sens du mot YHWH Ex 3 :14), ton Elohim, El exclusif (=sens du mot jaloux)*. La phrase n'a plus de verbe (*je suis* est devenu un nom) et rejette tout autre El. Elle ne contient que les trois mots qui caractérisent et définissent ce MOI qui n'a pas d'égal ni de concurrent. C'est ainsi que, de la monolâtrie, on passe au monothéisme, c'est-à-dire à un Dieu universel et unique (Ex 20 :5 ; Dt 6 :5 : cf. Jr 2 :11).

Quand le texte parle des *fils d'Elohim*, on peut hésiter sur la traduction ; s'agit-il des *fils de Dieu* ou des *fils des dieux* ? En traduisant *de Dieu*, on veut mentionner la cour céleste qui entoure le trône divin (Jb 1 :6 ; 2 :1). En traduisant *des dieux*, on fait allusion à des êtres mythiques (Gn 6 :2) et dans ce contexte, je ne mets pas de majuscule à *dieu*. En réalité, il ne s'agit plus seulement de traduction, mais d'interprétation du texte biblique ; le texte de Gn 6 invite à cette interprétation, car quand il s'agit de Dieu, l'auteur biblique écrit יהוה (l'Éternel) au verset 3, qui n'est pas *Elohim* du verset 2. Le Ps 89 :5-7 participe aux louanges du ciel en l'honneur

de l'Éternel, l'incomparable, qui domine *l'assemblée des saints* (la cour céleste), *parmi les fils d'Elohim* (autre expression pour désigner la cour céleste) ; ces vers se répondent selon la caractéristique de la poésie hébraïque ; il n'est pas question ici de génétique, ni de divinités étrangères.

El-Shaddai. Dieu Puissant (אֱלֹהֵי-שַׁדַּי). L'Éternel se présente ainsi à Abraham (Gn 17 :1). Isaac bénit Jacob en invoquant le Dieu puissant (Gn 28 :3 ; cf. Ex 6 :3 ; etc.). Rt 1 :20 présente un Shaddai dangereux, qui *fait du mal* ; il a fait mourir son mari et ses fils, ce qui est pour elle incompréhensible ; elle crie son amertume, mais accepte la décision souveraine de Dieu *Tout Puissant*. La LXX a traduit par παντοκράτωρ.

El-Elyôn. Dieu Très-Haut (אֱלֹהֵי-עֶלְיוֹן) apparaît dans le récit de Melkiçédeq (Gn 14 :8 ss ; cf. aussi Ps 7:18 ; Lc 1 :12 ; 8 :28).

Le dieu El paraît trop lointain aux Cananéens. *El* (dieu) s'oppose à *homme* (Os 11 :9). Dieu n'est pas un surhomme et l'homme n'est pas un demi-dieu ou un petit dieu comme le suggèrent les statuettes représentant la divinité, avec un aspect humain, masculin ou féminin. Il est très, trop **haut**, inaccessible¹⁵. Ils vont donc se forger des divinités plus proches, plus locales aussi. Ils vont se fabriquer des divinités à leur ressemblance, en leur accordant des pouvoirs sur-humains, alors qu'il n'y a aucune représentation possible de Dieu, ce qui ne serait qu'une fausse image de Dieu (Ex 20 :4 ss). Il faut le bouleversement du NT pour apprendre que Dieu a pris visage humain en la personne de Jésus (Jn 1 :14 ; 14 :9).

Elil, élilim (אֱלִילִים אֱלִיל) (singulier *dieu* et pluriel *dieux*) désignent toujours les faux dieux, ces mots contiennent le sens de néant, de nullité, de moins que rien (Es 10 :10,11 ; etc.).

Baal (בַּעַל) signifie le *possesseur*, le *maître*, le *propriétaire*, comme un maître est propriétaire de son esclave (non seulement dans le monde cananéen, mais aussi dans le monde grec, romain et en Occident durant tout le Moyen-âge et encore aujourd'hui). Il est le propriétaire du pays de Canaan. Baal signifie aussi *époux* (2S 11 :26), maître, propriétaire de sa femme pour laquelle il a payé une dot. Un bon exemple, c'est le serviteur

¹⁵ L'apparition des *anges* est due au fait qu'il faut des intermédiaires entre ce Dieu si lointain et l'homme. Ils deviennent les porte-parole de Dieu, mais sont dévalorisés par Hb 1 :4 ss.

d'Abraham à la recherche d'une épouse pour Isaac avec 10 chameaux chargés de cadeaux princiers (Gn 24 :53). Dans un songe, l'Éternel révèle à Abimélek qu'il n'a pas le droit de prendre Sara, car elle est l'épouse d'un mari (litt. d'un baal) ; Abraham est le baal de Sara (Gn 20 :3). Jacob arrive sans chameaux, sans dot, il va travailler 7 ans et même 14 ans pour avoir Rachel... et Léa en plus ! (Gn 29 :18,21,28). Le prophète Osée nous dit combien il y a payé son épouse (Os 3 :2). *Baal* signifie donc le *mari* en hébreu, parce que, dans un régime patriarcal, c'est le mari qui est le maître, le seigneur. Dans le récit de Jacob, il s'agit d'un régime matriarcal et Jacob habite chez ses femmes. Quand un soldat a une fille comme butin, après un certain rituel, il la prend et il devient son mari, son baal (Dt 11 :13). La forme verbale *baal* se traduit par *épouser* (Es 62 :5).

Le dieu Baal est proche de la vie des gens. On le représente sous forme d'un taureau symbole de la force et de la fertilité ; sous forme d'un homme brandissant la foudre ; il est le dieu de l'orage, de la pluie nécessaire pour que la terre produise ses fruits. Quand le roi Jéroboam I^{er} (933-911) institue un culte pour le royaume d'Israël à Bethel, à Dan et à Samarie, il y place des veaux en proclamant : *Voici ton Dieu, Israël!* (1R 12 :28-29). Ce sont des copies conformes aux re-



Statuette de Baal brandissant la foudre

présentations du Baal cananéen. Quelles formes avaient-ils ? Celle d'un taureau, ou celle d'un être hybride, animal à tête humaine ou l'inverse ; ces statues pouvaient être placées au sommet d'une perche et précéder la procession religieuse. Si Baal est dieu (El), il est aussi nommé *le Taureau* (עֵגֶל) tout simplement ; on offre donc sur l'autel baalique un taureau à El-Taureau ! Ce genre de statues n'est qu'une œuvre humaine, dont la Bible se moque (Es 2 :8 ; 44 :12 ss ; 46 :5ss ; etc.).

La religion cananéenne a besoin de ces statues, de ces images pour se représenter ses divinités. La grande différence d'avec l'AT, c'est que les images vénérées ou adorées ont été radicalement condamnées quelles qu'elles soient (Ex 20 :4 ; Dt 4 :12,23 ; etc.) ; cette condamnation prouve donc que les Israélites avaient aussi de ces images plus ou moins figuratives ; le Temple de Jérusalem en était rempli quand le roi Ezéchias a procédé à sa purification. L'astuce de Jéroboam se séparant de Jérusalem,

premier roi schismatique, est de ne pas mettre de côté le vrai Dieu, mais d'en faire une représentation, comme Aaron l'avait déjà fait à Baal-Péor, alors que Moïse était sur la montagne et que le peuple voulait *voir* le Dieu qui marchait devant eux ; montrant le veau d'or, Aaron s'écrie *Voici ton Dieu qui t'a fait sortir d'Égypte*¹⁶ (Ex 32 :1-6) ; pas plus que Jéroboam, Aaron ne rejette pas l'Éternel, il prétend en faire une représentation visible. Or, toutes ces représentations provoquent la colère de l'Éternel, parce qu'elles sont fausses ; cette vénération ou adoration est une *abomination*, un sacrilège insensé (Os 8 :1-8), alors que la parole est le seul moyen que Dieu donne à son peuple ; on ne voit pas une figure, on entend une Parole (*Écoute, Israël...* (Dt 6 :4 ; cf. Es 1 :2) et la Parole produit son effet (1R 17 :1 ; 18 :37-38).

Cette religion a donc été profondément ancrée en Israël comme dans tout le pays de Canaan. De nombreux noms de lieux et de personnes se composent avec le mot *baal*. Gédéon se nomme aussi *Jérubaal* (Jg 7 :1) ; Saül engendra *Eschbaal* (1Ch 8 :33) ; *Baal-Péor* où Aaron fabriqua le veau d'or (Nb 25 :3) (voir aussi 2S 5 :20 ; 2R 4 :42 ; etc.). Quand Salomon bâtit une ville, il la nomme *Baalat* (בַּעֲלָת) qui est le féminin de *Baal* (1R 9 :18), mais cette déesse n'apparaît pas comme telle dans l'AT.

Des rédacteurs de l'AT ont remplacé le mot *Baal* par *Boshet* qui signifie *Honte* (2S 2 :8 ; 9 :6 ; 11 :23) ; c'était une manière pour eux de montrer leur mépris pour le baalisme. Les rédacteurs bibliques les ont rendus *honteux* (2S 4 :4). Ce mot *boshet* est cependant ambivalent ; il désigne aussi le sexe (les parties honteuses, comme on dit) et s'accorde bien avec le baalisme. Petite remarque : Il a fallu attendre *mai 1968* et sa révolution, pour que l'on ose parler librement de sexe dans la société occidentale.

Une différence essentielle apparaît dans la foi d'Israël par rapport à la religion cananéenne : Le Dieu d'Israël, l'Éternel, n'a pas de parèdre ; il n'a aucune épouse, aucun enfant à la manière des hommes. Il n'a pas les caractéristiques humaines. Le contraste est parfait avec le dieu Baal lié à la déesse Astarté. L'enfant de Bethléhem a deux aspects réunis dans sa personne ; c'est ce que les évangiles de l'enfance veulent proclamer, et ils nous le disent sous forme de récits *théologiques* et non pas sous forme de documentaires *historiques*, ce que nous avons bien de la peine à comprendre, voire pour certains à accepter (Mt 1 :18-24 ; Lc 1 :26-45). Le

¹⁶ En hébreu, il n'y a pas de majuscule ou de minuscule ; faut-il écrire *Dieu* ou *dieu* ? Aaron fait tout pour confondre Dieu et le veau.

quatrième évangile dit la même vérité théologique, mais sans récit narratif (Jn 1 :14). Ce contraste est encore plus frappant dans le témoignage de l'apôtre Paul (bien antérieur aux quatre évangiles). Incidemment, il parle de la naissance de Jésus-Christ qu'il prêche : *Quand les temps furent accomplis*, écrit-il, *Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, né sous la Loi...* (Ga 4 :4). Il est bien dit *d'une femme*, ignorant parfaitement une naissance virginale, tout en affirmant qu'il est le *Fils* de Dieu. Dans sa lettre aux Philippiens (2 :5-11), il insiste sur l'humanité du Christ *semblable aux hommes*, sur son abaissement et *sa condition d'esclave*, et en même temps, sur sa divinité et sa seigneurie ; il est *de condition divine* ; le *Seigneur*, c'est lui et personne d'autre. Ph 2 :5-11 est un sommet de la dialectique, une authentique confession de foi : vrai Dieu et vrai homme.

Certains auteurs bibliques ont eu parfois des paroles très dures et radicales envers la population autochtone ; Israélites et Cananéens vivaient en symbiose sociale et religieuse (les deux termes étant inséparables à cette époque où la laïcité était totalement inconnue). Cette situation a été considérée comme intolérable. L'Éternel ordonne donc de chasser tous les autochtones, voire de les éliminer (Nb 33 :51,52,55)¹⁷. Pourquoi ? A cause de la contagion de la religion cananéenne, du syncrétisme évident, *de peur qu'ils ne te fassent pécher contre moi ; car tu servirais leurs dieux et ce serait un piège pour toi* (Ez 23 :31-33). Ezéchiel est un prophète de l'Exil (~600 av. JC). Esdras (~ 390 av. JC) vient juste après l'Exil et il oblige les Juifs de Judée à divorcer des femmes ashdodiennes (Esd 10 :9 ss) qui souillent le peuple élu !

Quand on dit *Baal*, on pense à *un* dieu plus que national, puisqu'il est honoré par plusieurs peuples. Or, on trouve assez fréquemment l'expression *les Baals et les Astartés* ; ce pluriel n'augmente pas leur puissance, je dirai même au contraire ; il faut les multiplier pour qu'ils apparaissent avec quelque dignité, vite anéantie (Jg 10 :6 ; 1S 7 :3-4 ; 12 :10 ; etc.). Il s'agit de petites divinités très locales qui ont leur résidence, si j'ose dire, sur telle ou telle colline, à tel *Haut-lieu*, sous tel *arbre vert*. Ces deux noms, Baal et Astarté sont plutôt des noms communs génériques et non des dieux individualisés ou des groupes divins. Il fallait donc préciser de quel Baal il s'agissait ; on disait donc : *Baal-Gad dans la vallée du Liban* (Jos 12 :7), *Baal-Shalisha* (2R 4 :42), *Baal-Haçor* (2S 13 :28), *Baal-*

¹⁷ Les Israélites entreront et prendront le pays de Canaan en chassant les habitants idolâtres. Comparer avec Ap 18 :4, où les élus sont appelés à *sortir de Babylone* (=Rome) la ville païenne par excellence ; c'est la même coupure, mais de façon très différente.

Hamon (Ct 8 :11), etc. *Baal* est moins un nom propre de divinité qu'un titre divin (*Maître, Seigneur* en précisant de quel endroit il est le Seigneur). Selon un spécialiste, le P. Lagrange, le Baal primitif serait *le Baal-Shamem*, le *Seigneur du Ciel*, le grand dieu des Araméens et des Phéniciens. Pour les Cananéens, il est incontestablement, à ce que l'on croit dans la population, le maître de *l'orage*, des sources, de la *fertilité*, de la *pluie*, de la *fécondité* du bétail.

Baal prend une nouvelle dimension peu avant la naissance du NT. Au moment où l'astronomie/astrologie décline en Egypte, les Babyloniens ont des prêtres qui passent leur temps à regarder le ciel, à le contempler (cf. Ps 8). Le monde stellaire est passionnant, merveilleux, d'une rigueur extrême. Les étoiles paraissent toujours sur les mêmes chemins. C'est un monde au-dessus de tout, dans un ciel inaccessible. Les sémites voyaient en Baal, simple dieu de l'orage, mais voici qu'il grandit et va être considéré comme de dieu Soleil, Baal-Shamem à mesure que la science égyptienne du ciel s'étirole. A la même période, la religion perse s'ouvre à la religion égyptienne et le grand dieu Ahoura-Mazda devient le dieu du ciel, tout-puissant. Le genre humain en reçoit des énergies, mais y est fatalement soumis. Comment exprimer la grandeur de la divinité (Baal, Ahoura-Mazda, Mithra...) sinon en lui adjoignant le terme *ciel* (שָׁמַיִם (שָׁמַיִם) ? Baal, Ahoura-Mazda, Mithra deviennent, en concurrence, le dieu-du-ciel, maître du ciel, par opposition à la petitesse du genre humain (Ps 8 :4-5). Baal vit éternellement comme les étoiles qui l'entourent et ne meurent pas, contrairement à l'Osiris égyptien qui meurt, et qu'Isis doit aller le chercher pour le rendre à la vie.

Baal en majesté règne *invincible* ; il est le plus fort. Baal est éternel, *Tout-Puissant*. La religion cananéenne/syrienne/babylonienne/sémite se répand même en Occident, affirmant que ce dieu n'a ni commencement, ni fin, qu'il n'est donc pas né dans le temps et qu'il n'est pas qu'un surhomme ; c'est la même conception que celle de Yahveh, dans le judaïsme qui lui aussi gagne l'Occident, précédant de peu l'arrivée de la foi chrétienne et en même temps que l'arrivée du mithraïsme. Ces affirmations montrent l'évolution du baalisme par rapport à ce qu'en dit l'AT classique ; elles vont aussi bien au-delà des rituels romains finalement peu religieux. Baal se présente comme éternel et universel, protecteur de l'humanité, il propose un pèlerinage dans les villes saintes du Proche-Orient en Syrie, en Phénicie (Liban), au bord de l'Euphrate, où la foule sera accueillie. Cette montée en puissance de Baal fait peu à peu dispa-

raitre les petites divinités locales qui se fondent dans la divinité dominante ; Baal cumule tous les particularismes des petits dieux ; il devient l'Être suprême, au-delà de tout, même du ciel. Le Soleil devient alors sa représentation, le médiateur entre le Tout-puissant et le monde d'en bas.

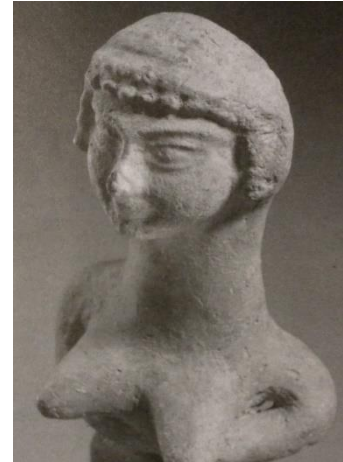
Bel (בֵּל) (Es 46 :1 ; Jr 50 :2 ; 51 44 ; Dn 14 est un chapitre apocryphe dans la TOB). Divinité babylonienne dont le nom rappelle celui de Baal.

Astarté (עֲשֵׂתָרַת) (1R 11 :5,33 ; 1R 18 :19 ; 21 :7 ; 2R 23 :15 ; etc.). Elle se confond avec la déesse Ishtar des Babyloniens et des Assyriens. Elle est l'une des plus vénérées, souvent citée à côté de Baal. Déesse de la fertilité de la terre, des animaux et des humains, indispensable dans tout le domaine de la sexualité, la liturgie de son culte comporte la prostitution sacrée dans les temples, dans les *hauts lieux* et *sous tout arbre vert*, sur toute *colline* comprenant des prêtres et des prêtresses (Dt 12 :2 ; 1R 14 :23 ; 2R 16 :4 ; Es 57 :5 ; Jr 3 :6,13 ; 17 :2 ; etc.). Salomon lui édifia un temple à Jérusalem (1R 11 :5,33). Sous l'influence de l'astrologie, Astarté devient une divinité non plus vouée à la terre et à la fécondité, mais une divinité céleste avec le titre de *Reine du ciel* (Jr 7 :18 ; 44 :17) ; au temps de Jérémie, la *Reine du ciel* avait son culte à Jérusalem ; dans les familles, on lui préparait des offrandes ; ses adeptes accusèrent le prophète d'avoir attiré sur Jérusalem et le royaume de Juda tous les malheurs, la ruine de la ville et la déportation, en prêchant et en agissant contre le culte d'Astarté (Jr 7 :18 ; 44 :25). On comprend que les prophètes se soient élevés avec véhémence contre ces déviances cultuelles, morales, et aient condamné totalement cette fausse religion dans laquelle Israël a largement trempé, qualifiant ce culte *d'abomination* et *d'infamie* (1 R 21 :11 ; Os 9 :10) ; il a dû en payer le prix par la chute de Samarie, puis par celle de Jérusalem et la déportation à Babylone.

Ashérah (אֲשֵׁרָה) Astarté prend peu à peu la place d'une ancienne divinité *Ashérah*. C'est une divinité féminine, mais, au sens premier, ce mot désigne un *tronc d'arbre, un poteau, un pieu*, un objet sacré planté à côté de l'autel de Baal (Jg 6 :26) ; c'est un symbole phallique devant favoriser la fertilité ; Gédéon est appelé à couper le pieu, l'*ashérah*, et à démolir

l'autel familial ; cependant, après sa mort, Israël se détourne de l'Éternel pour adorer les baals (Jg 8 :33) . Ce qui est étonnant, c'est que ce mot, à terminaison féminine, soit associé à ce poteau sacré représentatif du masculin ; de plus, il peut prendre la forme masculine ou féminine pluriel dans un sens générique : les idoles, les divinités (אֱשֵׁרִים) (Es 17 :8 ; 2 Ch 24 :18), (אֲשֵׁרוֹת) (Jg 3 :7).

Cependant, il désigne couramment une divinité féminine. Manassé, fils d'Ezékias qui avait accompli une grande réforme du culte, plaça *une Ashérah* dans le temple de l'Éternel à Jérusalem, exactement comme l'avait fait Salomon, et il eut une conduite totalement idolâtre (2R 21 :1- 7, (cf. 1R 15 :13 ; 2R 17 :10).



Ashérah /Astarté, 650 av. JC. à Jérusalem

Sans utiliser le même mot, le prophète (Os 4:12 ; Jr 2:27) reproche à Israël de *consulter son arbre*, et son bâton lui donne des révélations... La **consultation des arbres**, la rhabdomancie, se pratiquait et se pratique encore chez nous : on s'approche d'un arbre réputé fort, un chêne par exemple, on se frotte à lui... et on en reçoit influence et force vitale, stabilité psychique, longue vie, voire éternité¹⁸. Le mot *bâton* a un sens phallique.

Anat est une déesse parèdre de Baal-Taureau, dont elle est amoureuse ; elle était appelée *vache laitière* en Egypte¹⁹. Elle n'est pas citée dans l'AT (cf. Os 4 :16 ; voir aussi la note 35 en bas de page).

L'armée des cieux représente l'ensemble des divinités stellaires.

Dans un sens très positif, il signifie et résume toute l'œuvre créatrice de Dieu (Gn 2 :1) ; il signifie aussi la cour céleste où l'Éternel règne en majesté (1R 22 :19). Mais le sens idolâtre et négatif est plus fréquent (2R 17 :16 ; 21 :3). A Jérusalem comme à Samarie, l'époque royale a été d'un parfait syncrétisme religieux : l'Éternel bien sûr, mais tous les autres dieux ne doivent pas être négligés (deux protections valent mieux qu'une !). Il y a cependant les deux exceptions d'Ezékias et de Josias qui tous deux ont mené une rude action réformatrice (2R 18 :4 ; 23 :4-15 ; 19-20). La Réformation au XVI^e s. s'en est inspirée, notamment Guillaume Farel, Jean Calvin, Pierre Viret et leurs amis.

¹⁸ C'est ce que j'ai entendu dans le canton de Vaud par quelqu'un qui pratiquait cet exercice.

¹⁹ E. Jacob dans le Commentaire de l'Ancien Testament XIa, Ed. Delachaux et Niestle 1965, p.81 note.

Shèmèsh (שֶׁמֶשׁ) soleil. Cette divinité est très répandue en Egypte et même en Helvétie romaine sous le nom de Mithra, *le Soleil invincible*, fêté au solstice d'hiver²⁰. Au Temple de Jérusalem, il y avait des emblèmes du soleil sous forme, semble-t-il, de colonnes ou d'autels sur lesquels on brûlait de l'encens (Es 17 :8 ; 27 :9). En Canaan en général, et en Israël en particulier, nombre de localités portent ce nom : Beth-Shèmèsh (maison du soleil) (Jos 15 :10). Des rois de Jérusalem avaient consacré des *chevaux et des chars au Soleil* dans le Temple (2 R 23 :11). On se tournait vers l'Orient (donc on tournait le dos au Temple) et on adorait le Soleil à son lever (Ez 8 :16) ; on peut lire aussi la confession de Job (Jb 31 :26-28). Les interdictions de la Loi ne sont pas théoriques ; elles sont promulguées, parce que tout le peuple pratique ce genre d'idolâtrie (Dt 4 :19 ; 17 :3) : *On étendra leurs os devant le soleil et devant la lune et devant toute l'armée des cieux qu'ils ont aimés, qu'ils ont servis, qu'ils ont suivis, qu'ils ont recherchés et devant lesquels ils se sont prosternés... on ne les enterrera point, et ils seront comme du fumier sur la terre...* (Jr 8 :1-2) ; cette prophétie contre les Grands de Jérusalem et du royaume de Juda, au Sud, montre parfaitement bien l'idolâtrie des Judéens, aussi coupables que ceux du royaume d'Israël, au Nord. Elle indique aussi le châtement, la pire des malédictions : ne pas reposer en paix dans le Séjour des morts.

Tammouz (תַּמּוּז). (Ez 8 :14) Ezéchiel est seul à citer cette déesse, mais il le fait en décrivant très précisément l'idolâtrie dans le royaume de Juda (Ez 8 :2-16). Elle est la déesse de la lune (2R 23 :5), de l'amour, de la fertilité. Le mois de Tammouz correspond à juillet. Elle meurt en automne pour revivre au printemps selon le sicle de la nature. Divinité babylonienne, elle entre au panthéon de la Phénicie et s'intègre à la religion cananéenne... et israélite.

Téraphim (תְּרָפִים) mot pluriel, mais parfois utilisé au singulier. C'est ce qu'on appelle une idole domestique sensée protéger la famille.

Quand Laban, vivant en Aram (= Syrie), poursuit Jacob, il l'accuse de lui avoir volé ses dieux, ses téraphim ; il craint donc pour ses tentes qui ne sont plus protégées par ces statuette magiques. Rachel les avait emportées pour la propre protection de sa famille. A l'arrivée de son

²⁰ Je ne sais pas si l'Eglise ancienne a réussi à christianiser la fête païenne du solstice d'hiver en y fêtant Noël, l'incarnation (Jésus est le vrai Soleil selon Lc 1 :78-79) ou si la fête païenne a paganisée la fête chrétienne.

père, Rachel s'assied sur ces téraphim... et son père ne les trouve pas, mais en même temps, le rédacteur biblique disqualifie ces idoles en précisant que Rachel avait ses règles (Gn 31 :19,30-35).

Une tradition orale des tribus d'Ephraïm et de Dan (Jg 17-18) raconte l'histoire de Mica qui a volé une grosse somme d'argent à sa mère, qui la lui rend, et celle-ci décide de la consacrer à l'Eternel ; elle fait faire une image taillée et elle consacre son fils comme prêtre pour organiser le culte domestique. Un lévite passe par là et il est embauché. Conclusion : *Maintenant, je sais que l'Eternel me fera du bien* (Jg 17 :1-13).

La tribu de Dan cherchait un territoire où s'installer²¹. Des Danites passent près de la maison de Mica et s'emparent des téraphim et du lévite pour leur propre dévotion dans la région qu'ils ont trouvée (Jg 18 :11-20). Mica les poursuit, mais préfère finalement abandonner ses téraphim plutôt que de perdre la vie (Jg 18 :22-27).

Aux yeux de Mica et de sa famille, l'Eternel est valablement représenté par ses téraphim ; le culte domestique est valablement institué par Mica d'abord, par le lévite ensuite. La tribu de Dan est persuadée qu'elle repart de chez Mica avec l'Eternel entre leurs mains.

Le rédacteur tient à préciser par deux fois (Jg 17 :6 et 18 :1) qu'*en ce temps-là, il n'y avait pas de roi en Israël*. C'est donc un rédacteur bien postérieur à l'événement qui tient à vanter l'époque royale où ce genre de religion primitive et ces extorsions violentes n'avaient plus cours. Le ton de son récit est plein d'humour, mais ne semble pas condamner cet épisode. Mica et sa famille ne sont pas critiqués, les Danites non plus. La tradition semble avoir été assez forte pour ne pas être biaisée. Il est aussi possible que le rédacteur soit postérieur à l'époque royale et qu'il considère la période royale comme une sorte d'âge d'or où la justice, le droit et la religion étaient sans faille. Pourtant, David en avait un (1 S 19 :13,16). Cet objet a été combattu par Samuel (1 S 15 :23). Cependant, encore au temps de Zacharie (~500 av. JC) on en attendait des oracles (Za 10 :2). On ignore le sens du mot et on n'en connaît pas la forme (cf. 1 S 15 :23).

Baal-Zeboub (= dieu des mouches) (בַּעַל-זְבוּב) est la divinité d'Eqrôn en Philistie. On va le consulter lors de maladies ou d'accidents ; le prophète Elie intervient avec véhémence contre cette consultation ido-

²¹ Contrairement au livre des Juges, ce récit montre la difficulté pour Israël de s'implanter dans le pays de Canaan.

lâtre qu'entreprend le roi Achazia qui était tombé de sa fenêtre (2R 1 :2-6). Ces mouches étaient considérées soit comme impures, soit comme sacrées, le résultat final étant le même : elles étaient tabou, intouchables, liées à la divinité. Cette ambivalence (impur/sacré) était pour les Sémites les deux faces de la même réalité.

Dans le NT, cette divinité devient **Belzébul** (βεεζεβουλ) (Mc 3 :22) émanation de Satan. Les **esprits impurs** abondent dans les évangiles ; l'un d'eux porte le nom de **légion** et vit au milieu des morts, dans un cimetière, à proximité de troupeaux de cochons, c'est dire que ce possédé vit dans un environnement particulièrement impur et démoniaque (Mc 5 :1-20).

Dagôn (דגון) est une autre divinité philistine. Samson fut emprisonné à Gaza. Lors d'une fête dans le temple de Dagôn ; il mourut en le faisant s'écrouler sur la foule (Jg 16 :23). Dans la tradition orale qui fait suite à celle mentionnée dans la livre des Juges, un long récit (1 S 4-6) raconte une guerre où Israël veut s'opposer à l'envahissement des Philistins. Dans un premier combat, Israël est battu ; il prépare une nouvelle tentative, mais il veut augmenter ses chances de victoire en prenant avec la troupe l'arche de l'alliance à Silo. Aux yeux d'Israël, il ne fait aucun doute que l'arche de l'alliance, ce coffre sacré, est la demeure de l'Eternel. Avoir l'arche avec soi, c'est avoir l'Eternel avec soi (*Gott mit uns* proclamait l'armée hitlérienne). L'Eternel est considéré comme un Dieu national, l'arche de l'alliance est son trône, par conséquent, on transporte l'Eternel en déplaçant l'arche. Porté par les deux fils du vieux prêtre Héli, le coffre sacré arrive au camp des troupes israélites qui l'ovationnent au point que les Philistins, en face, entendent ces acclamations et apprenant que le Dieu d'Israël vient d'arriver au sein de l'armée. Les Philistins sont persuadés, comme les Israélites, que l'arrivée de ce coffre est l'arrivée de l'Eternel lui-même, absent lors du premier combat. Le second combat s'engage et les Israélites sont battus, pire que cela, les Philistins s'emparent de l'arche, les deux fils d'Héli sont tués, un fuyard arrive à Silo, annonce le désastre à Héli qui tombe mort. Ainsi, la Parole de l'Eternel s'accomplit à travers cette défaite et la prise de l'arche (1 S 3 :10-14).

Les Philistins vainqueurs s'empressent de mettre cette arche dans leur sanctuaire, au pieds de leur dieu Dagôn, signe ostensible de l'humiliation du Dieu des Israélites : Dagôn est plus fort que l'Eternel !

Le lendemain, les Philistins ouvrent leur temple et constatent que leur dieu est tombé, *face contre terre*, et que ses bras sont cassés. Ils réparent leur dieu, le relèvent et le remettent à sa place. Même scénario le jour suivant. On enlève cette arche maudite et on la transporte dans une autre ville philistine où des maladies se déclarent (1 S 5 :2). Plus personne n'en veut et on finit par la renvoyer en Israël, tant cette arche leur est néfaste.

On a là une conception magique d'une religion nationale aussi bien du côté philistin que du côté israélite. Cette présence de l'arche provoque une fausse confiance chez les Israélites et la peur chez les Philistins. Ni les uns ni les autres ne dirigent la bataille ; l'Eternel en est le maître. La religion israélite, telle qu'elle est présentée ici décrit une attitude identique à celle des Philistins. La religion est dévoyée, mais le récit n'atteint pas l'honneur de l'Eternel qui reste le maître des événements. La religiosité des uns et des autres est identique. Que la représentation de Dieu se fasse sous l'aspect de l'arche ou de Dagôn, elle est fautive, tout simplement parce que l'homme ne manipule pas Dieu. L'arche d'alliance n'est pas sacrée et l'Eternel n'y est pas enfermé. Cela est vrai pour l'arche comme pour tout autre objet dit religieux, par exemple le pain (ou l'hostie) et la coupe de la sainte cène. Sa dimension théologique nous concerne, car nous sommes toujours tentés de mettre la main sur Dieu et de l'enfermer dans nos catégories, comme dans nos pratiques liturgiques en sacrifiant ou en localisant la présence de Dieu qui est Esprit.

Ce long récit, pittoresque et haut en couleurs, a été rédigé beaucoup plus tard par des rédacteurs qui ont voulu montrer l'erreur religieuse fondamentale des Israélites de cette époque et se moquer des divinités nombreuses telles que Dagôn, dont nous ne savons rien par ailleurs.

Molèk (מֹלֶךְ) ou **Molok** (mot provenant du mot *roi*) divinité ammonite. On lui offrait des enfants en sacrifice par le feu (Lv 18 :21 ; 20 :1-5 ; cf. aussi Ac 7 :43 où le diacre Etienne cite encore une divinité stellaire *l'astre du dieu Rephan* (Ραυφαν) inconnu de l'AT).

Kémosh (כְּמוֹשׁ), divinité territoriale moabite. Salomon bâtit pour Molèk et Kémosh un temple sur le Mont des Oliviers (1R 11 :7,33) ; Josias le détruisit lors de sa Réforme (2 R 23 :13).

Milkom (מְלִכָּם), divinité territoriale ammonite (1R 11 :5 ; 2R 23 :13).

Gad (גָּד), **Méni** (מְנִי) ne sont cités qu'en Es 65 :11, où le prophète exprime une Parole de l'Éternel qui en veut à son peuple pour son abandon : on prépare une table sur les Hauts lieux avec des mets et des libations lors du culte adressé à ces deux divinités. Gad est le dieu du *bonheur*, comme son nom l'indique, tandis que Méni veut dire *Hasard, Destin*.

Nébo (נְבוֹ) (Es 46 :1). Divinité babylonienne de l'agriculture, son nom signifie : Celui qui *parle*, qui *annonce*. Nabucadnetsar (2 R 24 :1), Nebuzaradan (2 R 25 :8) sont des noms qui viennent de là.

Mérodac (מְרֹדַךְ) (Jr 50 :2) est une autre forme pour **Mardouk**, divinité nationale babylonienne. Cette manière d'écrire pourrait être une moquerie contre Mardouk, et signifie *déchet*.

Bouc (שְׁעִיר). Je ne sais pas s'il s'agit d'une divinité particulière ou seulement de la représentation de cette divinité. On célébrait un culte devant cette idole, avec prostitution sacrée (Lv 17 :7).

Soukkoth-benoth (סְכוּת בְּנוֹת) littéralement *les buttes des filles*. Ce pourrait être des cabanes pour prostituées sacrées, d'origine assyro-babylonienne, sur les Hauts-lieux (2R 17 :30).

Nergal (נִרְגַּל), puissance souterraine (et des morts ?), **Nibhaz** (נִבְחַז), **Tartaq** (תַּרְתַּק), **Ashima** (אַשִּׁמָּא), **Adramelek** (אַדְרַמֶּלֶךְ), **Anamelek** (אַנְמֶלֶךְ), cités dans 2 R 17:30-31, sont des divinités inconnues, d'origine assyro-babylonienne, importées à Samarie à la fin du VIII^e s. après la disparition du royaume d'Israël. Ce chapitre de 2 R 17, écrit par les scribes judéens, donne un sentiment péjoratif et de mépris à l'égard de l'ex-royaume du Nord, dont les gens sont tous considérés comme des païens, alors qu'en réalité, les gens de Jérusalem étaient tout aussi syncrétistes. Les deux derniers noms se terminant par *melek* ont les mêmes consonnes que le mot *Molok*, à qui on offrait des sacrifices d'enfants par le feu, ce qui est souligné par le texte lui-même.

Sikkouth (סִכּוּת) et **Kiyyoun** (כִּיּוּן) (Am 5 :26) seraient deux divinités assyro-babyloniennes en relation avec les religions astrales (*l'étoile de votre roi*) et avec la planète Saturne. Les savants biblistes constatent que le texte hébreu est peu sûr, d'où la difficulté à interpréter.

Les **démons** sont aussi dangereux que la *peste* (דִּבְרָה) et la *contagion* (קִטָּב). Ce sont ces deux mots hébreux que l'on a traduit par *démons* (Ps 91 :6). L'AT cite deux noms de démons :

Azazel (עֲזַאזֵל) (Lv 16 :5-10) est le démon du désert vers lequel est chassé le bouc sur lequel on a mis, rituellement, tous les péchés d'Israël, « le bouc émissaire » comme on dit encore aujourd'hui pour parler du rejet sur autrui des ennuis qu'on peut avoir.

Lilith (לִילִית) (Es 34 :14) est un démon féminin. Les versions Segond et Synodale ont traduit par *spectre de la nuit* à cause de la ressemblance de ce mot avec le mot *nuit* ; c'est une hypothèse. Elle est entourée d'animaux, eux aussi, démoniaques aux yeux des Israélites (pélican, hérisson, chacal, animaux du désert, vivant au milieu des épines et des ronces, des ruines et de tous les lieux inhospitaliers) ; tout le chapitre d'Es 34 est un paysage de désolation, de fin du monde et de jugement dernier (cf. aussi Es 13 :20-22).

Il vaut la peine de se remémorer ce que l'apôtre Paul écrit en Rm 8 :28-38, qu'on peut conclure par 1Co 15 :57.

Tous les passages bibliques condamnent ces **abominations**, ces **horreurs** (תועבה) ; ils condamnent les *devins, ceux qui invoquent les esprits* (יִדְעוּנִי), les *morts* (האבת), qui *annoncent des présages* (שְׁחָזָה), s'adonnent à la *magie* et à la *divination* (קִסָּם) (Nb 23 :23 ; 1S 15 :23 ; Es 19 :3), pratiques devenues habituelles aux Israélites au contact des Cananéens. D'où l'exhortation si importante : *Soyez saints, car je suis saint, moi, l'Eternel votre Dieu... Vous ne vous tournerez pas vers les idoles...* (Nb 19 :1,4).

L'abomination de la désolation (Segond) ou **l'Abominable Dévastateur** (TOB)

(שְׁקוּצִים מְשִׁיִּים)(Dn 9 :27; 11 :31 ; 12 :11). Le premier mot désigne quelque chose à rejeter totalement, avec dégoût, une horreur, d'où : une idole détestable (1R 11 :5,7 ; Jr 4 :1 ; Os 9 :10 ; etc.). Le second mot : frémir, être stupéfait, effrayé, être désertique, désolé, dévasté.

Le livre de Daniel fait allusion, dans un contexte apocalyptique, à ce qui s'est passé à Jérusalem en 167-164 av. JC. : l'invasion syrienne avec Antiochus IV Epiphane et sa volonté d'helléniser à outrance la Judée et le judaïsme. Il profana le Temple de Jérusalem et y dressa une statue de Zeus-Olympien, utilisant l'autel du Temple comme piédestal. Dans le contexte proche-oriental, ce Zeus-Olympien correspond exactement au Baal-Shamem de la religion cananéenne syncrétiste. C'est dans ce livre que l'expression est utilisée pour la première fois. Voilà *l'abomination de la désolation* ou du *Dévastateur* que fut Antiochus, une idole qu'on adore. Historiquement, l'érection de cette statue²² fut une *abomination* pour tout le monde juif de Judée.

La révolte des Maccabées partit de cet événement dramatique (1M 1 :54 ss dans les livres apocryphes ou deutérocanoniques) ; la famille des Maccabées a été presque seule à réagir à cette profanation. La plupart des

²² **Théologiquement**, le livre de Daniel décrit pour nous la situation de l'Eglise dans le monde et présente Daniel comme un croyant actif dans la politique malgré tous les dangers. Walter Lüthi, pasteur à Bâle, a prononcé et publié une série de prédications sur les prophéties de *Daniel*. En 1943, la 12^e édition de son livre a été traduite en français. Son contenu reste aujourd'hui d'une actualité pertinente et n'a rien perdu de sa valeur théologique, bien au contraire. *L'abomination du Dévastateur* a changé de visage, mais il est tout aussi effrayant et dangereux.

Judéens avaient accepté passivement cette nouvelle forme religieuse. Il a fallu les guerres victorieuses de Judas Maccabée pendant plusieurs années pour réussir à battre les Syriens, à reconquérir Jérusalem, la forteresse et le Temple et, finalement, le purifier en décembre 164 (1 et 2 M) (cf. la fête de la Dédicace dans Jn 10 :22).

Le NT (το βδελυγμα της ερημωσης) a repris cette expression du livre de Daniel (Mt 24 :15 ; Mc 13 :14 ; Ap 17 :4). Ces deux mots sont effrayants et leur conjonction les rend encore pires. On les trouve dans un contexte apocalyptique annonçant une époque dangereuse, un temps d'épreuve qu'il faut fuir, tellement il s'annonce terrible. Selon Matthieu, il s'agit de la catastrophe eschatologique, un aperçu de la fin du monde d'ordre cosmique. Ces mots côtoient le malheur, la malédiction qui fait trembler même les élus.

Le premier terme (βδελυγμα) se traduit par *chose affreuse, abomination* ; le second (ερημωσης) signifie *dévastation, désolation* ; il contient le mot *désert* (ερημος).

Les rituels et les croyances

Les pratiques cananéennes sont particulièrement cruelles. Non seulement il y a des sacrifices humains à l'occasion de la fondation d'une maison ou d'une ville, par exemple Jéricho (1R 16 :34), mais les officiants du culte se martyrisent pour apitoyer la divinité qu'ils invoquent et pour obtenir une réponse. Ils se frappent, ils se blessent, ils se font des incisions à l'aide d'un couteau, d'une lance (ce qui est plus démonstratif) ; par leur sang, ils participent eux aussi au sacrifice qu'ils sont en train d'offrir sur l'autel. Il faut relire la scène du Carmel avec les incantations magiques et répétées dans la supplication de ces 450 prophètes de Baal (les 400 prophétesses d'Astarté semblent avoir été rajoutées pour faire bon poids ; elles n'apparaissent plus par la suite) ; *mais il n'y eut ni voix, ni réponse, ni signe d'attention* (1R 18 :28). Le contraste est total quand Elie intervient, et que l'Eternel lui répond par l'éclair qui enflamme l'holocauste, l'eau, les pierres, puis la pluie. La tradition biblique prend soin de se moquer du rituel cananéen, mais encore de confesser que l'Eternel seul est le vrai Maître (= Baal) de l'orage et de la fertilité.

Dans la religion cananéenne, on présente aussi des offrandes végétales à Baal : des pains, des gâteaux (on précise parfois : gâteaux *de raisin*) (Jr 7 :18 ; 44 :19), avec des libations qui conduisent les participants à des orgies. En Israël, il y avait dans le Temple la *table des pains de proposition* (litt. *pains de la Face*) consacrés à l'Eternel ; on les renouvelait chaque semaine (Lv 24 :5-9 ; 1S 21 :3-5 ; 1R 7 :48). Les Cananéens renouvelaient les leurs chaque jour.

On lit dans Es 65 :2-5 ; 66 :17 que certains Israélites se considéraient comme *saints/sacrés* (c'est le même mot) à cause de leurs pratiques copiées des Cananéens en *sacrifiant dans leur jardin, en brûlant de l'encens sur des briques, en passant la nuit dans les cavernes* (sacrées), *en mangeant de la viande de porc, des souris...* (cf. Jr 44 :21,25).

Les croyances cananéennes ont influencé les Israélites :

Les **talismans** sont des objets considérés comme magiques, ayant une vertu particulière ; par exemple, on mettait aux chameaux des pendentifs en forme de croissants pour les garantir de maladies ou d'accidents (Jg 8 :21).

Le **serpent** est maléfique (Gn 3 :1) ; il mord et il tue (Nb 21:6 ; Am 5 :18-19), il est en relation avec la **magie** (Qo 10 :11) ; le mot *magie* se dit

serpent en hébreu (שֶׁנָּה) ; Moïse est capable de transformer son bâton en serpent qui engloutit les bâtons devenus serpents des magiciens égyptiens (Ex 4 :2-4 ; 7 :8-12) ; mais il sauve aussi (Nb 21 :9). Jésus a fait de cet objet magique un symbole rédempteur prophétique (Jn 3 :12-13). Les Cananéens utilisent la magie soit pour se protéger, soit pour nuire à leurs ennemis.

Les **mandragores** sont des racines aux formes très variées qui peuvent suggérer un sexe. Le fils de Léa en avait trouvé dans les champs. Rachel la stérile conclut un marché avec Léa : « Donne-moi ces mandragores et je te laisse Jacob pour la nuit ». Quelques temps plus tard, Rachel est enceinte. Tout lecteur de ce vieux récit conclut que les mandragores sont efficaces pour avoir des enfants (Gn 30 :14-16).

L'**envoûtement** est pratiqué dans toute la région depuis la haute Antiquité (Ez 13 :18-20) grâce aux **sorciers** (Dt 18 :11).

Le **devin** est sensé annoncer l'avenir, lire des présages dans les nuages, ce qui est un moyen de provoquer l'événement annoncé ; des bruits dans les arbres (2Ch 14 :15) ou dans l'atmosphère sont à interpréter comme l'annonce d'événements divins (2S 5 :24). Interpréter un geste, une parole pour en tirer un présage tient de la **divination**. Joseph en Egypte affirme à ses frères qu'il a le don de *deviner*, ce qui se dit en hébreu *pouvoir de serpent* ; on pourrait essayer de traduire littéralement *serpenterie de serpent* (שֶׁנָּה־יִנְחֵהוּ) (Gn 44 :15). Ezéchiel mentionne la diversité de l'art divinatoire du roi de Babylone qui va attaquer Jérusalem, en particulier l'examen du foie d'un animal (Ez 21 :26), sans oublier la **nécromancie** (Dt 18 :9.15 ; 1S 28 :5 ss).

On cherche à obtenir des **oracles** ; David veut savoir ce qu'il doit faire et le prêtre Abiathar lui répond (1S 30 :7), mais Saül n'aura pas de réponse, *ni par les songes, ni par Ourim, ni par les prophètes* (1S 28 :6). L'auteur biblique ne se fait pas faute de mettre dans la bouche de Balaam : *Il n'y a pas d'augure en Jacob, ni de divination en Israël*, car Dieu lui-même le guide, lui parle, lui dit ce qu'il fait et ce qu'il va faire. (Nb 23 :23) ; mais en même temps, la Loi interdit toutes ces pratiques, parce qu'en réalité, elles ont cours en Israël:

Lv 18 :21 ss souligne toute la **débauche** pratiquée sous *tout arbre verdoyant, sur les hauts lieux* :

- v 21 : sacrifice des enfants à Molok, *passer son fils ou sa fille par le feu* comme disent tant de textes

- v 22 : relation homo- et hétérosexuelle rituelle

- v 23 : relation sexuelle avec une bête

- v 27 - 30: ce sont les *abominations* des Cananéens auxquelles se livrent les Israélites qui ont adopté la religion cananéenne naturiste. Ces actes sont accomplis religieusement en vue de la fertilité des humains et des bêtes.

A cela s'ajoute (Dt 18 :9-15) :

- toutes les autres *abominations* des nations du pays de Canaan,

- faire de la *divination*, annoncer des *présages*,

- pratiquer la *magie*, la *sorcellerie*, *consulter les morts*... Voilà un échantillon des interdictions légales mises dans la bouche de Moïse qui dira encore une parole prophétique : *l'Eternel ton Dieu te suscitera du milieu de toi un prophète comme moi*... annonçant ainsi la venue du Messie en la personne de Jésus, et une ère nouvelle où toutes ces *abominations* auront disparu (cf. Ap 21 :4). La religion cananéenne a donc pénétré profondément la religion d'Israël et en relisant l'AT, les lois et les prophètes, on a un panorama relatant à peu près tout ce que la religion cananéenne comprenait. Il faut prendre garde au sens du mot *abomination* si souvent repris dans les lois du Pentateuque ; il ne s'agit pas de morale et d'immoralité, mais d'actes rituels et religieux, obligatoires pour la vie et la survie de la population, puisque la divinité est sensée y répondre par la conservation du peuple. Il faut aussi savoir qu'à cette époque, la divinité était liée au territoire ; donc changer de territoire signifiait changer de religion, changer de dieu. Suivant la doctrine ambiante des Cananéens, Israël considérait l'Eternel comme un Dieu national (monolâtrrie), mais il était considéré comme le Dieu du désert, des nomades, donc incompetent dans un pays agricole comme Canaan. La Loi interdit ces pratiques, mais sans tellement insister (Lv 19 :9 ; Dt 23 :17-18).

Les animaux

Les Cananéens considèrent certains animaux comme sacrés et même comme divins :

- le **serpent** (נָחָשׁ) est à la fois répulsif et attirant. Il joue un rôle dès les récits de la création du monde et il y est décrit comme *le plus rusé de tous les animaux que l'Éternel Dieu avait faits* (Gn 3 :1). Il est lié à la magie et à la sorcellerie, mais dans ce cas, l'AT lui donne parfois un autre nom, **dragon** (תַּנִּינִי) (cf. Ap 20 :2) nom donné aussi aux *grands poissons* (Gn 1 :21), aux monstres marins (Ps 148 :7), aux animaux fabuleux comme le bâton-serpent de Moïse (Ex 7 :9), alors qu'en Ex 4 :3-4 c'est le premier mot qui est utilisé (נָחָשׁ). Le *serpent d'airain* fabriqué au désert pour se protéger des serpents venimeux (Nb 21 :8-9), était devenu une idole dans la Temple de Jérusalem, **Nehoushthan** qui est une combinaison de deux mots hébreux *serpent* plus *dragon* (נְחָשְׁתָּן) ; le Temple fut purifié sous le règne d'Ezéchias (2R 18 :3-4) ; son descendant Josias dut reprendre cette purification du Temple (2R 23 :4-15). Relire ces deux textes des règnes d'Ezéchias et de Josias, c'est entrer de plein pied dans la religion cananéenne adoptée, et remise à l'honneur dans le Temple de Jérusalem entre ces deux règnes par Manassé.

On a parfois donné à une ville un nom d'animal afin de la protéger: *la ville du Serpent* (עִיר נָחָשׁ) (1Ch 4 :12), *la Pierre du Reptile* (אֶבֶן הַזֹּחֶלֶת) (1R 1 :9), *la fontaine du Dragon* (עֵינַן הַתַּנִּינִי) (Ne 2 :13) ; des villes ou des personnes portent des noms d'animaux, leurs protecteurs : *Ayyalôn* (cerf) (אֵילֹן) (2Ch 28 :18), *Eglôn* (veau) (עֵגְלוֹן) (Jos 15 :39), *Ephrôn* (gazelle) (עֶפְרוֹן) (Gn 23 :8 ss), *Beth-Hogla* (בֵּית־חֹגְלָה) (maison de Perdrix, nom d'une personne), (Jos 18 :21), etc. La divinité donne son nom à la ville, au lieu, à la personne.

Les morts

Les Sémites ne pratiquent pas l'incinération (sauf à l'occasion des sacrifices humains). On utilise des grottes ou des cavernes qu'on obstrue avec des pierres pour garantir les cadavres des bêtes. Abraham cherche et achète une caverne pour la sépulture de sa femme Sara, ce qui nécessite un long palabre pour en fixer le prix : la **caverne de Macpéla** près des chênes de **Mamré** (lieu sacré) (Gn 23). Jacob est inhumé dans la même caverne (Gn 49 :29-50 :14). Joseph fera promettre à ses frères qu'ils mettront sa dépouille mortelle également dans cette caverne ; en attendant, le cadavre de Joseph est embaumé en Egypte (Gn 50 :25-26 ; Ex 13 :19 ; Jos 24 :32 ; cf. Hb 11 :22). Le corps de Jésus fut aussi déposé dans une caverne (artificielle selon Mc 15 :46) ; Mt 27 :60 précise que ce sépulcre appartenait à Joseph d'Arimatee ; Lc 23 :53 dit que ce sépulcre était neuf et n'avait jamais encore été utilisé ; Jn 19 :39 ajoute la présence de Nicodème. Cette caverne avait été obstruée par une grosse pierre taillée pour avoir plus de facilité à la rouler (Mt 28 :2).

Excursus

J'ajoute ici une remarque théologique concernant la crucifixion de Jésus.

Le mot *cadavre* n'est pas utilisé par les évangiles et on ne dit pas que Jésus *mourut*. Selon Mt 27 :30, *Il rendit l'esprit*. Quand Joseph d'Arimatee se rend auprès de Pilate, il demande le *corps* de Jésus, et on dépose son *corps* dans le tombeau (Mt 27 :57-61).

Selon Mc 15 :37, Jésus *expira*. C'est Pilate qui demande si le condamné est *mort* (Mc 15 :45).

Selon Luc 23 :52-53, *Joseph d'Arimatee... demanda le corps de Jésus... le descendit de la croix, l'enveloppa dans un linceul et le déposa dans un sépulcre taillé dans le roc où personne n'avait encore été mis...*

Selon Jean 19 :38-42, avec *Nicodème*, *ils prirent le corps de Jésus... Ce fut là qu'ils déposèrent Jésus (dans un sépulcre neuf)*.

Dans les évangiles, il s'agit toujours du *corps de Jésus*, non du *cadavre* de Jésus. Les évangiles ont été rédigés après la résurrection de Jésus ; leurs auteurs ont été imprégnés par cet événement, et ils en ont tenu compte dans leur vocabulaire.

La religion cananéenne de la mort comprenait une relation entre les vivants et les morts ; on portait à manger aux défunts, d'où la nécessité de pouvoir accéder à l'intérieur de la caverne. Les familles rendaient visite à leurs défunts, ce qui signifie que les Cananéens avaient la croyance d'une vie après la mort. On enterrait aussi sous la maison, le mort conti-

nuant à faire partie de la famille (1R 2 :34). Cette idée n'a pas été reprise par l'AT ; la scène de nécromancie demandée par Saül est considérée comme une faute (1 S 28 :7 ss). Au contraire, la mort est considérée comme le point final de la vie dans le *séjour des morts* (Ps 69 :16 ; 103 :14-16 ; Es 38 :10 ss). On pourrait même dire que certains croyants israélites font du chantage auprès de l'Éternel : *Si tu me faire mourir, tu vas perdre un adorateur, car dans le Séjour des morts, on ne peut plus te louer ; donc garde moi en vie encore quelque temps sur cette terre* (Ps 6 :6 ; 88 :11 ; 115 :17-18). La création comprend trois parties : le ciel demeure de Dieu, la terre pour les êtres vivants, le monde souterrain pour les morts. C'est pourquoi, l'ensevelissement a été régulièrement pratiqué, puisque le *Séjour des morts* est sous la terre ; on y descend. Le règne de tous les rois de Juda et d'Israël se termine par l'ensevelissement dans les tombes royales, dans le palais ou dans le jardin d'à côté, sauf un roi, Yoyakim, qui s'est sans doute mal conduit ; Jérémie le condamne à ne pas avoir les honneurs d'un ensevelissement digne d'un roi, mais à l'enterrement d'un âne, trainé hors de la ville et peut-être jeté dans la fosse commune (Jr 26 ;23 ; 22 :19) ; mais d'une manière générale, c'eût été criminel de laisser un cadavre sans sépulture (Abel : Gn 4 :10 ; Saül et Jonathan : 1 S 31 :10-13 ; 2 S 2 :5 ; 2 S 12 :14a ; les pendus des Gabaonites 2 S 12 :9-11, 13b). L'impossibilité d'enterrer les morts est considérée comme un grand malheur, pire, comme une malédiction (Ps 79 :2-3). Ensevelir les défunts est donc une obligation ; ce sont "les derniers devoirs" de la part des vivants. On lira aussi le chant funèbre d'Es 14 :4-23 pour le roi de Babylone accueilli au *Séjour des morts*, dans une élégie moqueuse.

Les rites de deuil sont nombreux. Ils ont été adoptés par les Israélites qui n'ont eu qu'à copier ceux des Cananéens. Les *lamentations* sont quasi universelles ; on loue même des pleureurs ou des pleureuses pour accomplir ce rite (Qo 12 :7 ; Jr 9 :17-18 ; Mc 5 :38) ; *déchirer ses vêtements* (très symboliquement seulement) est un acte très fréquent (Gn 37 :34 ; Jb 1 :20) et ne concerne pas uniquement le deuil (Nb 14 :6 ; Mt 26 :65) ; on se *rase la tête* (Jb 1 :20) et *la barbe* (Es 15 :2) ; on se blesse même au visage ou au bras, établissant ainsi une sorte de communion avec le mort par ces *incisions* (Jr 16 :5-7) ; *Toutes les têtes sont rasées, toutes les barbes sont coupées, sur toutes les mains il y a des incisions et sur tous les reins des sacs* (Jr 41 :5 ; 48 :37). Dans les lois du Pentateuque, ces pratiques sont interdites (Lv 19 :27-28 ; Dt 14 :1) ; cela signifie que jusqu'au temps de l'Exil au moins, tous ces rites étaient couramment pratiqués.

J'ajouterai encore ces quelques remarques au-delà de la religion cananéenne.

Si la mort est *le roi des terreurs* (Jb 18 :14) (ou *la reine des épouvantements*), la Bible en parle aussi d'une manière apaisée. D'une manière générale, la mort est conçue dans l'AT comme la fin normale de la vie. Abraham *mourut dans une belle vieillesse, âgé et rassasié de jours* (Gn 25 :8). Après une vie accomplie, l'homme *s'en va par le chemin de toute la terre* (Jos 23 :14 ; 1 R 2 :2); nous ressemblons à *l'eau qui s'écoule sur la terre et qu'on ne peut pas retenir* (2 S 14 :14), car, qu'est-ce que notre vie ? —*la largeur de notre main* (Ps 39 :6) ...*70 ans, et 80 ans pour les plus robustes* (Ps 90 :10). Quelle simplicité dans la mention de la mort des rois d'Israël et de Juda : *Salomon régna 40 ans...puis il se coucha avec ses pères et il fut enterré* (1 R 1 :42) ; pas un mot de plus, même pour ce roi si glorieux.

La mort est présentée avec sobriété, ce qui n'empêche pas de pleurer ceux que nous perdons, mais sans démonstration excessive ; le roi David a exagéré lors de la mort de son fils Absalom (2 S 18 :33 - 19 :10), alors qu'il avait été exemplaire lors de la mort de son fils adultérin de Bath-Shéba (2 S 12 :15-23). Cette sobriété biblique est remarquable : pas de rite religieux, pas de prière pour les morts, pas de pèlerinage au cimetière. Quand on est mort, on est bien mort, totalement mort, pas à moitié. L'homme *est* une âme vivante ; nous avons raison de dire, en parlant d'un village, qu'il compte 450 âmes, pour dire 450 habitants. Pour l'AT, un cadavre, un défunt est *une âme morte* (Nb 6 :6 ; Lv 21 :11) ; c'est dire que la pensée vétérotestamentaire est moniste et non pas dualiste comme la philosophie grecque (un corps mortel plus une âme immortelle) que nous avons héritée. Non, l'homme *n'a pas* une âme).

Il faut toute la révélation du NT et la résurrection du Christ pour ouvrir une porte inimaginable dans l'AT (et inutile dans la pensée grecque). Pour les deux disciples qui regagnent leur village d'Emmaüs, après la crucifixion, la page est tournée : *Nous espérons...* disent-ils, mais ils n'espèrent plus, il n'y a plus rien à espérer après ce dont ils ont été les témoins, sauf que... le personnage avec qui ils conversent est le Ressuscité (Lc 24 :13-35) et tout est changé. La résurrection ne prend son véritable sens que si l'homme est t o t a l e m e n t mort.

Conclusion

On pourrait ajouter d'autres remarques. En fait, il suffit de lire la Sainte Ecriture pour y découvrir le combat perpétuel que les écrivains bibliques, notamment les prophètes et après eux les lois du Pentateuque, ont dû mener, pour se rendre compte que le peuple d'Israël, choisi par l'Eternel, donc mis à part, et par là *saint*, vit dans une incohérence totale par rapport à son élection. Tous les rituels, tous les cultes, toutes les divinités des pays qui les entourent, les Israélites les adoptent. Nous faisons en général une lecture de l'AT très partielle, ne retenant que les exhortations spirituelles et pieuses, les promesses, le cheminement qui conduit finalement au NT. Quant aux pages honteuses, scandaleuses, aberrantes du paganisme qui s'est emparé des Israélites, on les laisse de côté, alors que cette lecture-là devrait être sérieusement prise en compte, parce que ces déviations païennes nous attaquent aujourd'hui, à 2600, voire 3000 ans de distance ! Les mêmes tentations des religions actuelles ou anciennes risquent de nous éloigner de la Bonne Nouvelle apportée par l'Evangile. Quel rôle joue pour nous les porte-bonheur ? Selon les journalistes les foules vivent un *culte* dans les stades, et la Bourse est un *Temple*. Qui, aujourd'hui n'est pas tenté de dire que l'on *voit* Dieu dans la nature, alors qu'il en est le Créateur et le Maître ? Ce que nous voyons, c'est son œuvre. Que retenir du 25 décembre ? la dinde ? le Père Noël qui fait Noël et qu'à Noël les jours re-naissent, alors que l'Evangile proclame l'incarnation, la naissance du Christ ! Que la végétation ressuscite à l'équinoxe de printemps et qu'on en fête le mythe à Pâques ? Que la sainte cène n'est qu'un symbole et non une *communion, une union avec* le Christ vivant et présent, non pas quelques part dans le pain ou dans le vin, mais présent par son Saint Esprit ? Les membres de l'Eglise chrétienne, ici et partout, sont mis en garde contre tous les risques nombreux de laisser de côté *la source d'eau vive pour se creuser des citernes, des citernes crevassées* (Jr 2 :13). La parabole du prophète est actuelle et nous concerne tous.

L'ANTIBAALISME

Le baalisme a reçu une large adhésion en Israël, mais il a aussi provoqué une résistance qui a pris plusieurs formes très originales. En voici quatre exemples. En relisant attentivement l'AT, on a une bonne vision et l'une des meilleures sources de ce qu'était le baalisme cananéen.

Le défi d'Elie l'intrépide (1R 17-19).

Nous sommes au temps du roi Akhab²³ (875-853) qui a épousé Jézabel, princesse phénicienne, de Sidon, fief du dieu Baal. Celle-ci avait amené avec elle, lors de son mariage, 450 prêtres de Baal et 400 d'Astarté (1R 16 :29-33). Akhab avait fait construire à Samarie²⁴ un temple pour l'idole de Baal avec un autel (1R 11 :32) que Jéhu détruisit (2R 10 :17 ss) et celle d'Astarté (1R 16 :33) encore debout au temps du roi Joachaz (2R 13 :6); ces centaines de prêtres de Baal étaient logés dans la ville et ses alentours. Ce qu'il y a de curieux, et cela ne le gênait pas, Akhab avait donné à ses enfants des noms théophores, contenant une abréviation du nom de l'Eternel (יהוה), comme très souvent dans l'AT: Achazia (אחזיהו) (1R 22 :40) ; Yoram (יהורם) (2R 1 :17) ; la sœur d'Akhab était Athalie (עתליהו) (2R 8 :26). C'est donc un bon exemple de syncrétisme, mais on ne le remarque pas dans nos traductions françaises. C'est dire à quel point le baalisme phénicien, cananéen, avait imprégné la population et la religion israélite. Le prophète Elie surgit tout à coup sur la scène de l'histoire israélite, s'adresse au roi et lance un défi aux centaines de prêtres de Baal et d'Astarté. La scène est haute en couleurs et dramatique : Qui est le maître de la pluie ? Baal ou l'Eternel ?

En substance Elie admoneste les tenants du baalisme : « Vous prétendez que Baal est le maître de la nature et de tous les phénomènes qui s'y rapportent. Eh bien, dit Elie, *il ne pleuvra plus, sinon à ma parole* (1R 17 :1-2)... ». Et la sécheresse dure trois ans et demi (Lc 4 :25) ; et tout le peuple en souffre, car le Baal n'a rien pu faire (1R 18 :5 ss). Tout à coup

²³ Le roi Akhab est cité sur la stèle de Mésha, roi de Moab, racontant une bataille (cf. 2 R 3.4-5).

²⁴ Samarie était une ville riche et prospère, avec des *palais d'ivoire* (Am 3 :10,15 ; 5 :11 ; 6 :8,11). On y menait une vie luxueuse dans des maisons richement meublées.

Elie réapparaît et ordonne de rassembler le clergé du Baal au Carmel, et c'est un nouveau défi : « Vous prétendez que Baal a le pouvoir de la foudre, prouvez-le... » et c'est l'expérience du sacrifice des officiants de Baal qui ne s'allume désespérément pas ; Baal, le prétendu maître de l'orage de la foudre et de la pluie ne répond pas, malgré plusieurs heures de prières et de démonstrations, pas plus qu'Astarté sa parèdre, déesse de la fécondité (1R 18 :19-29) ; tandis qu'Elie, après avoir prouvé qu'il n'a pas caché du feu sous son sacrifice (il fait inonder l'autel et ses alentours), prononce une très brève prière qui est exaucée immédiatement : l'Eternel fait descendre le feu du ciel instantanément, tout est consumé (1R 18 :20-39). La foule, stupéfaite, s'écrie et scande: *C'est l'Eternel qui est Dieu...* et on massacre les prêtres de Baal (1R 18 :39-40). Quelques minutes plus tard, la pluie tombe en abondance²⁵.

Elie a-t-il remporté une grande victoire ? Non ! c'est l'Eternel qui est victorieux ; il a montré qui il était à travers son serviteur Elie.

Elie a été très courageux tout au long de ce défi. Durant les trois ans et demi de sécheresse, Elie avait été recherché par la police, il a dû se cacher, et à la suite de cette épreuve qui s'est terminée par la pluie, Elie a encore dû s'enfuir sous la menace de la reine (1R 19 :2). Il part au désert pour y mourir, mais l'Eternel lui redonne force et courage, et il marche *quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, à Horeb* où il rencontre Dieu, le Dieu de l'Alliance, le Dieu conducteur de son peuple à travers les déserts, le Dieu de l'histoire ancienne, mais surtout Celui qui est a u s s i le *Dieu de la nature*, c'est-à-dire le Dieu, Seigneur et Maître du blé et des jardins, le Dieu de tous les phénomènes naturels, le Dieu qui a tout créé.

Là, à Horeb, l'Eternel ordonne à Elie de sortir de la caverne où il a trouvé refuge : *Sors... et l'Eternel passa...* Il y eut *un vent fort et violent qui déchirait les montagnes et fracassait les rochers, un tremblement de terre, un feu* (1 R 19 :11-12). Les tenants du baalisme auraient immédiatement affirmé que le dieu était dans l'ouragan, dans le tremblement de terre, dans le feu... mais ce n'est pas vrai ! L'Eternel יהוה, n'est pas un vulgaire baal avec ses démonstrations effrayantes et assourdissantes d'une nature déchaînée. Elie le sait bien. Il assiste à une démonstration de puissance, c'est vrai, mais qui n'est qu'un élément naturel et peut-être dangereux. *Mais l'Eternel n'était pas dans le vent, ni dans le séisme, ni dans le feu.* Il se révèle mystérieusement tout autrement : dans un murmure à peine audible, *doux et léger,*

²⁵ On notera qu'Elie court devant le char d'Akhab. Elie respecte totalement son roi.

littéralement *la voix d'un silence tenu* (v 12). Alors, Elie sait que l'Eternel est là, dans cet imperceptible *écho d'un silence...* Alors, il se couvre le visage de son manteau, car il sait aussi que *l'homme ne peut pas voir Dieu et vivre* (Ex 33 :20) ; et Quelqu'un parle... et un dialogue s'instaure (v 9-18). On ne voit pas Dieu, on l'entend. Encore faut-il être attentif comme Elie. Qu'on est loin de ceux qui, de leur bouche, *baisent l'effigie de Baal!* (v 18).

Je dis bien que l'Eternel est le Dieu de la nature ; il n'est pas la nature ni dans la nature. Il ne faut pas confondre le Créateur avec sa créature! La nature n'a rien de divin. La nature n'est pas un domaine indépendant, en soi, autonome ; elle fait partie de la création (Gn 1 :11 ss). Elle a un Maître, c'est l'Eternel, יהוה, et non le Baal ou quelque'autre puissance, quel que soit le nom qu'on lui donne, comme par exemple : Evolution, Déterminisme, Hasard, Génétique (que l'homme se met à manipuler), ce qui n'empêche pas l'évolution ou la génétique d'être des domaines d'étude fort intéressants. Le Dieu de la nature est le même que le Dieu de l'Alliance au Sinai, le même que le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le même qui est chanté et glorifié *au plus haut des cieux* par les anges et que les bergers vont contempler dans une crèche au milieu de l'obscurité de Bethlehem (Lc 2).

Tout le récit d'Elie nous révèle non seulement l'inanité, la fausseté de la religion cananéenne avec ses Baals et ses Astartés, mais surtout la réalité présente, divine et efficace de יהוה, l'Eternel, dont on ne se moque pas impunément.

La résistance des Rékabites (Jr 35).

Le livre du prophète Jérémie nous rapporte une invitation adressée par Jérémie au clan des Rékabites, nomades réfugiés en 597 à Jérusalem, à cause de l'invasion babylonienne qui aboutit au siège et à la prise de la ville, suivie de deux déportations en 597 et 587, avant la destruction de la ville en 586.

Jérémie les fait entrer dans l'une des salles attenantes au Temple ; il met devant eux des carafes de vin et des gobelets, les remplit et les invite à boire, tel un apéritif sympathique, mais en sachant très bien ce qui va arriver. Il y a aussi beaucoup de spectateurs à cette manifestation. Comme Jérémie s'y attendait, les chefs du clan refusent catégoriquement et en donnent la raison : *Notre ancêtre Jonadab fils de Rékab, disent-ils, nous a donné une loi que, depuis lors, nous respectons, une loi qui se résume en ceci : Vous ne boirez pas de vin, vous ne bâtirez pas de maisons, vous ne ferez pas de semailles, vous ne planterez ni vignes, ni vergers et vous n'en achèterez pas.* Les Rékabites vivent sous des tentes dans le Sud du royaume de Juda et conduisent leurs troupeaux selon les saisons, comme au temps des patriarches Abraham, Isaac, Jacob. Ils refusent la séduction du confort, le développement économique, l'agriculture, l'urbanisme et son développement, et même la vie villageoise et agricole, au nom de la fidélité à leur ancêtre.

Ce tableau vivant est particulièrement bien décrit (Jr 35 :1-11).

Quelle motivation pouvait bien habiter Jonadab pour avoir obligé sa famille et ses descendants à un tel comportement qu'on pourrait juger ultra-conservateur : refus de modernité, refus de suivre le mouvement économique, commercial et surtout refus d'une nourriture végétale ? Y aurait-il péril en la demeure ? Y aurait-il un problème à cultiver son jardin, à semer et récolter les fruits de son labeur ? La vigne et le figuier, n'est-ce pas signe de vie heureuse (Mi 4 :4) ? Y aurait-il un problème entre toutes ces activités, parfaitement honnêtes et les fondements philosophiques ou religieux des Rékabites et celle des patriarches, incompatibilité avec la religion de YHWH, comme on osait le dire à cette époque pour parler de l'Éternel ?

Eh bien, oui. Il y a un problème que les Rékabites ont résolu depuis le temps de Jonadab, fils de Rékab, en refusant d'entrer dans le système adopté par les tribus israélites lors de l'entrée en Terre Promise, car on ne s'invente pas paysan, ni citadin, ni commerçant. Or, qui sont les spécialistes pour enseigner ces choses ? Mais, c'est évident : ce sont les au-

tochtones, les populations cananéennes qui ont accueilli les Israélites au milieu d'eux et qui leur ont enseigné le travail de la terre, car la population autochtone fait partie d'une civilisation beaucoup plus avancée que celle des Hébreux arrivant péniblement du désert méridional, du Négueb. Eux étaient des tribus pastorales vivant de leurs troupeaux, sous des tentes, toujours en transhumance. Or, les Cananéens vont révéler aux Israélites tout ce qui touche à leur nouvelle existence, les secrets de l'agriculture, la vie en société villageoise et urbaine, les échanges. Ils leur révèlent que tout cela dépend d'un dieu, inconnu au désert parce que ce n'est pas son domaine ; son fief, c'est justement le pays de Canaan. On change de région, donc on change de religion, de Maître, de dieu. Celui de Canaan, c'est *le Baal*. Personne ne nie la divinité de l'Eternel (יהוה), le Dieu des Israélites ; il ne s'agit pas du tout de l'abandonner : il a conduit son peuple à travers le désert, l'a nourri de la manne, le pain du ciel (Ex 16 :13-15), l'a abreuvé au rocher d'Horeb (Ex 17 :1-8), l'a défendu de tous ses ennemis (Ex 17 :8-16) ; mais c'est le Dieu du désert, un Dieu de la solitude, un Dieu nomade qui marche devant son peuple dans une colonne de nuée et de feu (Ex 13 :21 ; Dt 1 :33 ; etc.). Mais maintenant, on est dans un tout autre pays et pour y subsister, il faut entrer en relation avec le Maître, le dieu de ce nouveau pays, où les problèmes sont différents. Il faut s'assimiler, comme on le demande aux étrangers qui viennent chez nous, prendre nos habitudes, notre mode de vie. En Canaan, il n'y a plus de manne, il faut faire son pain ; le rocher d'Horeb est bien loin, on ne sait même plus où le retrouver ; il faut donc apprivoiser les sources et dorénavant invoquer le dieu du pays, le Baal. Qui nous donne le blé, le moût, les fruits, sinon le propriétaire, le Maître de la terre de Canaan, le Baal ? Il faut maintenant s'adapter à la nouvelle situation. Quand on change de pays, on change de régime, de souveraineté, de divinité, se soumettre à celle qui donne le soleil et la pluie en temps opportun ; il faut donc prier le Baal tout au long des activités agricoles.

C'est pourquoi, un fervent adorateur de l'Eternel comme l'était Jonadab, et comme veulent être ses descendants, refuse d'entrer dans cet engrenage, car il a compris que l'agriculture et le style de vie cananéenne inclut le culte du Baal. La quasi-totalité des Israélites y sont entrés, sans pour autant abandonner la religion des pères. C'est ce qu'on appelle le syncrétisme : à la fois l'un et l'autre, Baal et YHWH. C'est ce qu'Elie contestait quand il disait qu'Israël *clochait des deux pieds*, qu'il *mettait un pied sur l'autre* (1 R 18 :21). Jonadab croit qu'effectivement le Baal est le

dieu maître de la nature en Canaan, le dieu de l'agriculture, maître du soleil, le la pluie et que ces domaines sont sous son autorité, de même que les Cananéens reconnaissent parfaitement que le YHWH des Israélites a conduit son peuple à travers le désert, parce qu'il est « le Baal », le Maître du désert. Jonadab refuse ce dualisme ambigu ; puisque l'agriculture et la civilisation sont liées au Baal, il renonce à vivre à la manière des Cananéens fidèles du Baal. Il veut rester attaché au Dieu d'Israël, le Dieu du désert, et vivre comme les vrais croyants que furent les patriarches. S'il faut adorer Baal pour pouvoir cultiver la terre, alors non. Plutôt renoncer à ce genre de vie.

En conclusion, je reprendrai une remarque de L. Gauthier²⁶ : les Rékabites et les Israélites sont d'accord pour *accepter la même formule* : *On ne peut pas cultiver le sol sans servir les Baals ; mais ils en tirent deux conséquences opposées : les uns adorent Baal pour pouvoir garder leurs champs ; les autres rejettent les champs pour ne pas risquer de servir les Baals.* Pour les Israélites comme pour Jonadab et les Rékabites, Baal est le Maître de la nature et de la culture, et l'Éternel est le Maître du désert. Donc aux yeux des uns et des autres, les Baals sont des réalités divines au même titre que l'Éternel. L'une comme l'autre est considérée comme une divinité nationale, territoriale, et même pas concurrente, puisque l'Éternel et Baal gouvernent dans deux territoires différents ; les Cananéens sont parfaitement d'accord avec ce raisonnement. Du côté cananéen, les divinités sont nombreuses sans doute (polythéisme), mais très peu individualisées (Astarté et Baal ne font qu'un) ; on peut donc à juste titre parler de monolâtrie. Du côté israélite et des Rékabites notamment, il n'y a pas trace de polythéisme, mais cette religion nationale ancienne et territoriale est aussi une monolâtrie.

²⁶ Lucien Gauthier *Études sur la religion d'Israël*. Lausanne Ed. La Concorde 1927 p.116, réédition de *La liberté chrétienne* 1901.

Jéhu, le roi au zèle massacreur (2 R 9-10)

La tradition biblique provenant du royaume de Juda²⁷ nous rapporte un événement où Jonadab est mentionné dans le cadre d'un récit concernant Jéhu, roi d'Israël (841-814). C'est dans cette période que se situe Jonadab, donc plus de deux siècles avant l'événement raconté dans Jr 35.

Jéhu²⁸ est un roi usurpateur. Celui-ci commence par assassiner la famille d'Akhab, y compris Yoram fils et successeur d'Akhab, qui séjournait à Jizréel. Quittant cette résidence royale d'été, Jéhu se dirige sur Samarie et rencontre Jonadab qu'il semble connaître. Tous les deux confessent une foi solide en l'Eternel (יהוה) et ils entrent ensemble dans la capitale, Samarie. Jéhu use de ruse et proclame qu'il va offrir un sacrifice à Baal ; il ordonne de rassembler tous les prêtres et tous les fidèles du Baal, sans exception, de les revêtir des habits prévus pour le culte, de vérifier qu'il n'y ait point d'adorateurs de l'Eternel ; le temple est archiplein. Il offre les sacrifices et les holocaustes, mais en même temps, il place ses hommes tout autour du temple avec ordre de tout massacrer à son signal. Et c'est ce qui arrive... Les soldats vandalisent le temple, sortent la stèle de Baal, démolissent l'autel et abattent le temple. Ils anéantissent donc tout ce qui appartient au culte de Baal, son temple, sa statue, son clergé, ses sectateurs²⁹. Jonadab avait donc fait l'expérience du baalisme, déjà dans les années précédentes, il en avait été scandalisé et il acquiesce tout ce qu'il vient de vivre avec Jéhu³⁰.

Les deux récits d'Elie et de Jéhu se passent dans le royaume d'Israël, le royaume du Nord, au Carmel, haut-lieu en Israël, et à Samarie, la capitale. Dans ces deux récits, il ne s'agit pas de compter le nombre des morts ; l'important n'est pas là. Même si on arrive à la même conclusion religieuse et tragique, les deux événements n'ont pas la même portée, ni

²⁷ Les archives du royaume d'Israël ont vraisemblablement disparu lors de l'invasion assyrienne et la prise de Samarie en 722. Les scribes de Jérusalem ont rédigé la chronique royale de Juda en intercalant les événements du royaume du Nord, mais en les considérant comme négatifs à cause du schisme intervenu lors de la succession de Salomon (1 R 12 ; 2 R 10 :22).

²⁸ Jéhu est cité dans les *Annales* de Salmanasar III (2R 10).

²⁹ On peut remarquer que les scribes de Jérusalem mentionnent le fait sans rien omettre, tant ils estiment que Jéhu a fait une bonne action.

³⁰ Après ce que notre monde a vécu au XX^e s., ne soyons pas surpris de ce l'on vivait il y a 29 siècles.

le même déroulement. On est en présence de deux pensées, de deux processus différents.

Le procédé de Jéhu correspond bien à son tempérament brutal (2R 9 :20) ; il consiste à organiser une cérémonie religieuse, dont le but est de massacrer purement et simplement tous les fidèles du culte de Baal, sans aborder la question de la foi cananéenne et sans s'y référer explicitement.

La méthode d'Elie est toute différente ; elle s'inscrit dans un défi lancé à la religion cananéenne. Tout le récit d'Elie nous révèle non seulement la fausseté de la religion cananéenne avec ses Baals et ses Astartés, dont Israël a adopté tous les rites, mais surtout la réalité présente, divine et efficace de l'Eternel, dont on ne se moque pas impunément.

La tradition israélite a été reprise par les rédacteurs judéens des livres des Rois ; c'est écrit dans un style très vivant et passionnant, mais l'important n'est pas dans tous les détails du texte ; il est dans la raison pour laquelle les auteurs bibliques ont voulu rapporter ces récits : Que nous disent-ils de Dieu, l'Eternel, et à quoi faut-il prendre garde en face de toutes les tentations religieuses ou philosophiques qui nous assaillent ? C'est donc la portée théologique de ces pages qui importe, bien plus que les détails anecdotiques de la narration.

Osée le prophète

Il y a le défi d'Elie, le retrait des Rékabites, la violence de Jéhu, trois formes différentes pour combattre la religion cananéenne. Le baalisme a non seulement influencé la religion israélite, mais l'a contaminé au point que le Dieu d'Israël a presque disparu de l'horizon religieux, noyé dans le panthéon proche-oriental. L'AT en est le témoin irrévocable.

L'approche de ce paganisme a pris encore une tout autre tournure, totalement différente de celles mentionnées jusqu'ici. C'est la prédication d'Osée, l'un des tout grands prophètes de l'époque du roi Jéroboam II, roi d'Israël à Samarie dans les années ~787-747 (2R 14 :23-29). C'est un roi relativement puissant comparé à tous ses successeurs ; mais, avant la domination des armées assyriennes sur le Proche-Orient et la menace qui pèse fortement sur le royaume d'Israël, au temps d'Omri et d'Akhab, Israël était l'un des plus puissants royaumes de la région.

Le prophète est attentif à la situation politique (comme tous les autres prophètes de l'AT, du reste) ; il y voit la main de l'Eternel utilisant la puissance assyrienne pour châtier son peuple s'il ne se repend pas. Le jugement divin passe par l'histoire, ce que diront aussi Amos, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel et ce que racontera aussi le livre de Jonas. Les prophètes sont les décodeurs des événements politiques de ce monde, révélant la politique de Dieu qui dirige le monde, puisqu'il est le Maître de l'Histoire, laquelle doit aboutir au Règne de Dieu.

Osée est la bouche de l'Eternel, son représentant, jusque dans sa vie privée et intime. Le livre d'Osée est écrit en vers, comme la plupart des oracles des prophètes, à part quelques versets provenant d'un rédacteur inconnu ; c'est un livre poignant et dramatique, annonçant le châtement, mais aussi l'appel à la repentance, et même le pardon et la justification du coupable par la grâce de Dieu, grâce imméritée. On est donc, avec ce livre, aux portes prophétiques du NT (Rm 3 :21-24 ; Ep 2 :1-9). Mon propos n'est pas de faire ici un commentaire du livre d'Osée, mais de découvrir l'impact du cananéisme et comment la Parole de Dieu s'incarne à ce propos dans la vie du prophète (chap. 1-3).

Osée reçoit de l'Eternel l'ordre de se marier avec *une prostituée, s'adonnant à la prostitution "sacrée"* ; ces deux derniers mots nous semblent incompatibles, mais ils sont usuels en ce temps-là en Israël et dans toute

la région. Il épouse Gomer et il a trois enfants, dont les noms sont symboliques : un garçon, *Jisréel* (יִזְרְעֵאל), c'est le nom de la localité où le roi Akhab et la reine Jézabel avaient une résidence d'été, avec un grand déploiement du culte de Baal et où Jéhu avait fait un grand carnage ; puis une fille *Lo-Ruchamah* (לֹא־רַחֲמָה) (= pas de pitié) ; enfin un garçon, *Lo-Ammi* (לֹא־עַמִּי) (= pas mon peuple). Osée contracte donc un mariage particulièrement inhabituel et scandaleux. Les noms de ses enfants sont affreux et impossibles à porter. Or, en agissant ainsi, Osée est prophète. Son mariage n'est pas que des mots et de la littérature, il est réel. Osée a aimé Gomer et il a fondé une famille ! Or, cette expérience est malheureuse et triste : Gomer quitte Osée. Il s'en suit un procès en divorce selon la formule juridique : *Elle n'est plus ma femme, je ne suis plus son mari* (2 :4), car elle lui avait dit : *Je vais aller vers mes amants qui me donnent mon pain et mon eau, ma laine et mon lin, mon huile et mes boissons* (2 :7). Et pourtant, Osée était un excellent mari qui lui avait donné pain, eau, laine, lin, huile et boissons en abondance ; mais cette femme ingrate ne l'a pas reconnu et elle retourne à sa prostitution. Comme c'est lamentable ! Cependant, on pouvait s'y attendre dans une union aussi incompréhensible. Quelle catastrophe ! Quelle tristesse ! Quelle déception ! Ce n'est pas étonnant, quand on se marie dans de telles conditions, dira-t-on volontiers.

Cependant, ce mariage dépasse infiniment l'expérience existentielle et amoureuse de ce couple. Le drame de cette histoire décevante et navrante, c'est qu'Osée n'est pas le seul en cause ; il y a l'Éternel. Comment se fait-il que Dieu ordonne une telle expérience à Osée ? La réponse est insolite : Dans ce mariage qui tourne mal et qui ne pouvait que mal tourner, l'Éternel demande à son prophète d'incarner la relation de Dieu avec son peuple d'Israël. La souffrance d'Osée à l'égard de Gomer n'est que la copie de la souffrance de l'Éternel à l'égard d'Israël. Dans son humanité, Osée incarne l'époux divin outragé par ceux qui bénéficient de sa constante sollicitude, Israël, le peuple adultère. Quand Osée se lamente, c'est Dieu lui-même qui se lamente *via* la bouche de son prophète. L'Éternel utilise la formule de divorce dans 1 : 9 fin du verset, parallèle à 2 :4.

Quant à Gomer abandonnant son mari, elle est la copie conforme du peuple d'Israël qui a abandonné son Dieu. La prostitution, réelle, de Gomer se pratique dans le culte et les rites accomplis par les Israélites imprégnés de baalisme, cette religion naturaliste où il faut sans cesse ac-

complir des rites qui favorisent la fertilité de la terre, des animaux et des humains, sans se rendre compte que l'Éternel *en donne autant à ses bien aimés pendant leur sommeil* (Ps 127 :2). Israël a oublié que, dès la sortie d'Égypte, il n'a manqué de rien tout au long de la route vers la Terre promise et que l'Éternel en était le bienfaiteur ; Dt 8 est un bon résumé de l'œuvre de Dieu en faveur de son peuple avec une menace finale qui a trouvé son accomplissement dans la chute du royaume d'Israël et sa disparition en 722 av. JC³¹.

Il faut donc relire le mariage d'Osée en le transposant dans la personne de l'Éternel qui a traité alliance avec le peuple d'Israël et c'est lui qui est trompé et déçu par ce peuple ingrat, qui se prostitue dans les cultes païens, réellement ; ce n'est une image. Se prosterner devant les images, *adorer les démons, les idoles d'or, d'argent, d'airain, de pierres et de bois qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher, et ne pas se repentir de leurs meurtres, ni de leurs enchantements, ni de leurs débauches, ni de leurs vols* (Ap 9 :20-21 qui fait écho à Osée, mais aussi à Ps 115 :4-8 ; 135 :15-18 ; cf. Es 46 :5-8 ; etc.) voilà ce que pratique Israël à Bethel (בֵּית-אֵל) (= maison de Dieu), que les prophètes ont caricaturé en *Beth-aven* (בֵּית-אָוֶן) (= maison de néant) (4 :15), à Samarie où on baise religieusement le veau entre deux débauches sexuelles, et ailleurs encore (Jr 11 :13 ; cf. 1R 19 :18). Il y a même une divinité qu'on a nommé *Baal-Yah*, nom doublement théophore, accolant le nom de Baal à celui de YHWH (1 Ch 12 :6, mais il est impossible de le voir dans nos traductions, car c'est un prénom masculin). Sans la prière à Baal et autres dieux, sans les pratiques sexuelles avec des prostituées et des prostitués, l'agriculture, la nature, hommes et animaux perdraient leur fertilité, croit-on.

Israël a abandonné l'Éternel exactement comme Gomer, la prostituée volage. Si Gomer a abandonné Osée pour courir après de faux maris (= baals), si elle s'en est allée vers ses amants, elle reflète parfaitement la manière dont Israël se comporte à l'égard de l'Éternel : il abandonne le vrai Dieu et se prostitue allègrement aux idoles. Jérémie compare l'Éternel à une source, et les baals à des citernes crevassées (Jr 2 :4-13).

³¹ Les savants biblistes pensent que le livre du Deutéronome trouve ses origines en particulier dans le livre d'Osée.

Comment l'Éternel va-t-il réagir devant un tel forfait, un tel abandon, un tel mépris, devant un tel paganisme qui a gangrené tout le peuple d'Israël ?

Il y aura une punition, oui : *Je reprendrai mon blé, ma laine, mon moût... je la dénuderai... je ferai cesser joie et fêtes...* (2 :8-15), ce qui se marquera dans l'Histoire politique par la disparition de l'Etat d'Israël, comme toute sa bonté avait été marquée dans l'Histoire théologique (qui dépasse donc l'histoire historique) par la délivrance d'Égypte. Osée reprend tout au long de son livre le grand thème de l'Exode, avec toute la bonté de l'Éternel sauvant son peuple d'Égypte, le nourrissant au désert et chassant au loin ses ennemis. L'idolâtrie d'Israël qui abandonne YHWH le conduira à la ruine : ses rois, assassins de leur prédécesseur, et usurpateurs, plus idolâtres les uns que les autres, vont disparaître, et le pays tombera aux mains des armées assyriennes. Osée lit donc, dans le développement politique du Proche-Orient, le dessein de Dieu où prédication et politique se rejoignent, contrairement à ce qu'une prétendue laïcité prône aujourd'hui.

Mais le livre d'Osée exprime une espérance inattendue qui est écrite au futur ; il ne s'agit donc pas d'un souhait. Au-delà de la punition, il y aura le pardon. L'amour de Dieu pour son peuple va au-delà du procès, du jugement et de la condamnation, déroulement normal d'un tribunal ; il y aura une *grâce*, terme juridique qui peut éventuellement être prononcé après une condamnation, terme théologique fondamental dans le livre d'Osée et dans le NT. Il y aura un profond renouvellement et un accueil divin marqué par la disparition du négatif et l'apparition d'un positif invisible aujourd'hui : *pas-aimée* (Io-Ruchamah) deviendra *Bien-aimée*, et *Pas-mon-peuple* (Io-Ammi) deviendra *Fils du Dieu vivant* (2 :1-3). Osée est le prédicateur de l'amour de Dieu pour son peuple ingrat et infidèle ; mais ce JE est bien plus qu'Osée, c'est l'Éternel qui s'exprime directement tout au long du chapitre 2, avec sa déception, une grande tristesse ou se mêle condamnation et espérance.

Sans doute, il y a divorce, mais il y a l'espérance de la repentance d'Israël. Gomer/Israël l'infidèle découvrira peut-être l'inanité de ses amants/Baals et elle dira : *Je retournerai vers mon époux* (2 :9) ; mais reviendra-t-elle ? Il y aura châtiment prononcé par l'époux révolté contre sa compagne pécheresse (2 :10-15), mais au-delà, il n'y aura pas seulement un YHWH attendant patiemment un avenir meilleur et prêt à accueillir

l'infidèle repentante ; lui-même fera le premier pas, il partira à la recherche de son peuple ; il ira vers cette épouse ignoble qu'est Israël pour l'aimer à nouveau en retrouvant le temps béni du *désert où je parlerai à son cœur* (2 :16 ; 12 :10 ; 13 :4). Comme un *fiancé* qui aime celle à laquelle il parle, YHWH imagine, avec un espoir fou, tout ce qu'un fiancé peut souhaiter dans un avenir le plus proche possible (2 :16-25). La fidélité de Dieu va au-delà des infidélités d'Israël (et de l'Eglise). Il y a eu divorce, mais l'Alliance de Dieu n'est pas rompue pour autant ; bien au contraire, elle durera *toujours* (2 :21) (littéralement : *pour l'éternité*) dans un acte de réconciliation initié par YHWH lui-même. Par trois fois, il y ce verbe *fiancer* : *Je te fiancerai à moi* (v 21,22) au futur, avec plusieurs mots caractérisant ces fiançailles qui se vivront *en justice* (צִדִּיק), *en droit* (מִשְׁפָּט), *en compassions* (רַחֲמִים) (mot au pluriel !). Tous ces mots ont une grande dimension théologique ; ils viennent effacer tout le baalisme, sans pourtant massacrer qui que ce soit, comme l'ont fait Jéhu ou Elie. Relire ce texte en s'arrêtant à tous les mots, tant ils sont chargés de l'amour de Dieu, même en traduction, c'est percevoir l'amour immense de YHWH, le Seigneur Dieu, pour Israël, son peuple, pour son Eglise encore maintenant.

Le chapitre 3 s'ouvre sur un nouvel ordre donné à Osée pour incarner cette espérance d'une vie nouvelle : *Va encore et aime une femme aimée d'un amant et commettant l'adultère ; aime-la comme l'Eternel aime les fils d'Israël bien qu'ils se tournent vers d'autres dieux et qui aiment les gâteaux de raisin* (présentés à Baal dans des repas rituels) (3 :1). Le verbe *aimer* se trouve quatre fois dans ce verset 1, mais chaque fois avec une coloration différente : Osée doit *aimer* une femme d'un véritable amour conjugal, comme YHWH *aime* Israël. Il y a l'*amour* pervers de cette femme adultère qui *aime* un compagnon qui n'est autre qu'un prostitué sacré dans ou aux abords du sanctuaire cananéen et qui incarne Baal ; cette interprétation religieuse est confirmée par l'*amour* des *gâteaux de raisin* que l'on offre à la divinité, notamment à la *Reine du ciel* (Jr 7 :18 ; 44 :19) et qu'on consomme dans un repas de communion avec cette divinité. Cet amour d'Osée fait contraste avec les amours vécus dans la prostitution culturelle baalique. La femme n'est pas nommée ; on sait seulement qu'elle est *adultère* et *prostituée*. Elle vit avec quelqu'un qui n'est pas son mari qu'elle a abandonné ; mais elle correspond assez exactement à cette Gomer précédente du chapitre 1. Les savants bibliques estiment que cette femme du verset 1

n'est autre que Gomer qui semble avoir reconnu qu'elle a fait fausse route (2 :9). Comme le texte a une portée théologique profonde, le chapitre 3 suggère qu'il s'agit encore de Gomer, car l'Eternel ne va pas chercher un autre peuple et se couper définitivement d'Israël. De même qu'Israël a abandonné YHWH pour se tourner vers Baal, Gomer a abandonné Osée. De même que YHWH va à la recherche de son peuple qui ne peut être qu'Israël, de même Osée doit rechercher une femme... qui ne peut être que Gomer, celle avec laquelle il s'était marié³².

Et Osée s'exécute. Il achète (ou rachète) cette femme, opération compliquée (cf. Gn 23) et il verse l'argent au sanctuaire où elle pratique. Osée se donne beaucoup de peine pour ce remariage et le rachat de Gomer, reflétant ainsi la peine que se donne l'Eternel pour retrouver et racheter son peuple. Osée dit alors à celle dont il a payé la dot : *Pendant de longs jours tu me resteras là, tu ne te prostitueras pas et tu n'appartiendras pas à un autre homme, et moi, j'agirai de même avec toi* (3 :1-3). Voilà l'espérance d'Osée à l'égard de sa femme... et celle de l'Eternel à l'égard d'Israël.

Ces trois chapitres sont marqués par le thème du mariage. D'une part, l'ordre de l'Eternel donné à Osée avec toutes les conséquences douloureuses qui s'ensuivent, et c'est dramatique pour Osée ; d'autre part, c'est à travers ce drame intime qu'il inscrit son ministère prophétique, car ce que vit ce couple chaotique, c'est ce que l'Eternel vit avec Israël. De part et d'autre, il y a un grand amour, mais un amour profondément déçu, un amour trompé, un amour méprisé. Et malgré tout, Osée garde une espérance en partant à la recherche de celle qui l'a quitté, prophétisant ainsi l'espérance de l'Eternel pour de son peuple.

Ce thème théologique du mariage ne signifie aucunement que la relation entre l'Eternel et son peuple soit du même ordre que les mariages sacrés sur les hauts lieux de la religion cananéenne ! Il n'y a pas de perspective naturaliste, ni de rite de fécondité dans la religion israélite. L'impudicité sexuelle cananéenne est à l'opposé de la pudeur qui caractérise la sexualité dans l'AT. Ce que YHWH attend d'Israël, c'est la fidélité à Dieu, dans une attitude de respect, d'amour et de joie, ce qu'exprime

³² Ces savants bibliques avouent que ce texte est difficile et qu'il a été vraisemblablement remanié par d'autres mains subséquentes ; on remarquera que le chapitre 3 est à la première personne du singulier, tandis que le chapitre 1 est à la troisième personne qui n'est pas en vers.

parfaitement le thème du mariage. La réalité concrète et désastreuse du mariage d'Osée reflète exactement la réalité spirituelle tout aussi désastreuse que vit l'Éternel face à son peuple.

Réflexions sur Osée, Elie, Jéhu, les Rékabites

Le combat contre la baalisme, doit-il se vivre et se résoudre dans des massacres ? Selon Elie et Jéhu, il n'y a pas d'autre solution que l'élimination des idolâtres, de la fausse religion. Osée nous apprend que non, il n'y a pas de punition des païens d'une part, et le peuple de Dieu n'est pas rejeté, d'autre part.

Pour Osée, ce combat se vit dans un tout autre registre, celui de l'amour, de la déception sans doute, mais aussi de la patience, de l'espérance. Osée va s'efforcer d'éduquer sa femme volage (3 :3), de l'amener à une autre existence : Ne cours pas ailleurs, reste avec moi *et moi j'agirai de même*. On est donc dans un contexte de vie nouvelle et non de mort. Comme le répètent si souvent les prophètes : *Revenez à moi et moi je reviendrai à vous* (Za 1 :3 ; Ml 3 :7). Dieu ne se lasse pas, malgré toutes les défaillances constamment répétées de son peuple.

Le retour au désert (2 :16) n'est pas un retrait définitif, à la Rékabite. Il s'agit d'une retraite catéchétique, un retour symbolique aux sources, aux origines de l'Alliance avec l'Éternel, de la rencontre avec Celui qui est le libérateur d'Égypte (12 :10 ; 13 :4) ; le Sinaï, c'est bien plus et autre chose qu'une montagne perdue dans le désert du Négueb. Il y a, c'est vrai, une sorte de retour en arrière, mais c'est nécessaire, car l'excès de prospérité a aveuglé Israël *dans ce bon pays que l'Éternel lui a donné* ; au lieu de remercier le Donateur, il s'est lui-même trompé en suivant les traces de Baal, partout présentes en Canaan. Il est donc nécessaire de s'éloigner de ce chemin de perdition et de se reporter au temps de la jeunesse, dans les conditions d'autrefois, au temps de la pauvreté sans doute, mais de la fidélité, de la confiance (11 :1). Au temps du désert, il n'y avait pas de rite, pas d'observances religieuses, pas de cérémonies cultuelles grandioses, pas de sacrifices, ce qui attire les foules dans les sanctuaires de n'importe quel dieu, mais il y avait la piété, la foi en Celui qui marchait devant, invisible, mais présent (6 :6 ; cf. 1S 15 :22 ; Mt 9 :13).

Amos (VIII^e s.) prêche la même chose (Am 1 :11-15). Quant à Jérémie, un prophète plus récent (VII^e-VI^e s.), il n'a de cesse de prêcher

contre l'idolâtrie et l'abandon effectif de l'Eternel ; le chapitre 7 de son livre est édifiant : c'est le syncrétisme le plus total ; on offre des sacrifices à Baal, puis on va se prosterner devant l'Eternel (v 9-10) ; toute la famille se met au travail : *les enfants vont chercher du bois, le père allume le feu, la mère pétrit la pâte et confectionne des gâteaux pour la Reine du Ciel* ; ensemble, ils font *des libations aux autres divinités, afin de m'irriter*, dit YHWH à son prophète Jérémie (7 :17-18). Du reste, même les sacrifices prévus par la Loi, sont-ils un signe de piété ? Dieu veut autre chose : *Ecoutez-moi, et je serai votre Dieu* (v 22-23) ; mais, bien au contraire, *les habitants de Juda ont placé leurs abominations* (= leurs idoles) *dans la Maison sur laquelle mon nom est invoqué* (= le Temple de Jérusalem) ; *ils ont bâti des Hauts-lieux à Tophet dans la vallée de Ben-Hinnom* (aux portes de Jérusalem) *pour y brûler leurs fils et leurs filles* ; et le prophète prend soin de rappeler de la part de Dieu : *...ce que je n'avais point ordonné, ce qui ne m'était même pas venu à l'idée !* (v 30-32).

En prêchant ainsi, Osée et les autres prophètes ne sont pas passésistes ; ils ne proposent pas un recul "c'était mieux avant" ; ils proposent la refondation d'un avenir pour la foi d'Israël à la lumière des origines du peuple et de sa vocation. Retrouver le temps des fiançailles pour fortifier l'amour dans le mariage et pour ensuite vivre pleinement au milieu de la société humaine.

Réflexions sur Osée, les Rékabites et l'Eglise

Israël se conduit mal en suivant les méthodes agricoles, commerciales, culturelles et les pratiques des Cananéens. Donc, les Rékabites se retirent et vivent dans leur clan en dehors de la société mauvaise, mal-croyante, voire déviante. Qu'en est-il de l'Eglise aujourd'hui ? Elle risque à tout instant de se mondanser au contact de la société moderne. La piété de ses membres n'est-elle pas tiède ? Les décisions de ses autorités sont "progressistes" et prennent le langage d'aujourd'hui. L'Eglise est tentée de diluer, de déformer sa prédication pour être au goût du jour. Elle s'active dans le social, c'est très bien, c'est nécessaire, mais pas aux dépens de l'évangélisation dans le monde, de la prédication *urbi et orbi*, de la formation et de la sanctification des fidèles.

Sinon, que se passe-t-il alors ? On voit naître de petits groupes qui se retirent au nom de la pureté qui devient puritanisme, d'une piété qui se transforme en piétisme, voire en quiétisme, et qui se rassemblent en conventicules. Ces chrétiens, de bonne qualité sans doute, se séparent de la "grande Eglise" pour former des chapelles et qui se coupent en même temps de la société civile pour se préserver de toute contamination. Ces petits groupes sont les Rékabites d'aujourd'hui privant l'Eglise et la société de leur dynamisme vivant, de leur piété profonde, de leur foi ardente, mais qui s'imaginent protégés dans leur clan par définition chaleureux... et fermé.

Osée, lui, doit affronter l'Israël religieux de son temps ; il doit souffrir et il doit témoigner au milieu des pires aberrations de la religiosité dévoyée du peuple de YHWH... s'accommodant avec Baal et les grandes cérémonies religieuses, avec tous les arrangements consécutifs de leur époque. Osée ne se retire pas, dégoûté des pratiques d'Israël. Il s'y insère au contraire en épousant Gomer et il prêche. Il prophétise, il condamne, il appelle à changer de vie. Qu'on l'écoute ou non, il persévère. Il considère encore et toujours qu'Israël, malgré son péché, continue à être le peuple de YHWH, mais d'un qu'il YHWH faut retrouver, vers lequel il faut se tourner, donc arrêter les compromissions et les amalgames.

C'est ce dont l'Eglise a besoin aujourd'hui comme toujours ; voir se lever des Osée qui s'adressent avec vigueur à cette "grande Eglise" pour la réveiller, la redresser, la *réformer*, en stigmatisant sa mauvaise conduite

(ce qui est très difficile pour le prédicateur d'aujourd'hui, voire impossible), et qu'Osée ose cependant³³, mais aussi en annonçant le pardon de Dieu qui fait grâce (une *grâce* que les auditeurs banalisent trop facilement en n'en comprenant plus le sens juridique du tribunal); mais des Osée qui font partie de cette Eglise, qui lui parlent de l'intérieur. *Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal* (Jn 17 :15). Cette prière de Jésus donne raison à Osée contre les Rékabites sectaires. Sans doute, les Rékabites ont une foi ferme et noble, mais ils auraient mieux fait d'être *le sel de la terre, le levain qui fait lever toute la pâte* (Mt 5 :13 ; 13 :33 ; 1Co 5 :7). Une Eglise comprenant la masse des gens plus ou moins croyants, *et Osée, et les Rékabites* ; une Eglise écoutant et proclamant la Parole de l'Eternel pour notre temps, selon la sainte Ecriture, comprise à la lumière du saint Esprit.

³³ C'est aussi dans cette même perspective que Martin Luther a osé parler, mais il a été rejeté et excommunié ; il n'a pas pu rester dans l'Eglise d'alors. Pensons aussi à la Bekennende Kirche in Deutschland en 1934 qui a osé s'exprimer contre l'infiltration du nazisme dans l'Eglise officielle d'Allemagne et des Deutsche Christen.

LA JUSTICE DE DIEU ne conclut pas à la condamnation, mais à la justification

Les chap. 4-14 d'Osée sont d'autant plus importants qu'Osée est le plus ancien des prophètes écrivains et ses successeurs s'en sont inspirés. Les rédacteurs du Pentateuque ont aussi largement puisé chez ce prophète pour rédiger les récits de Jacob, de l'Exode, du Décalogue... N'oublions pas que les livres bibliques ne sont pas rangés dans l'ordre chronologique de leurs rédactions ; le Pentateuque n'a pris forme qu'au temps de l'Exil. Le NT prouve l'importance de ce prophète en le citant à plusieurs reprises.

L'Eternel lui-même, par la bouche d'Osée, interpelle les prêtres en utilisant un vocable qui souligne leur idolâtrie : כֹּמֶר (comèr) mot désignant le clergé des faux dieux, par opposition à כֹּהֵן (cohen), prêtre de YHWH l'Eternel, car ils pratiquent les rituels cananéens ; mot qui ressemble aussi à Gomer (גֹּמֶר) la femme d'Osée. Prostitution, débauche, repas orgiastiques, 4 :11-14 décrit ces cultes en mettant la faute sur cette prêtraille et non sur les filles et les femmes. Donc ce sont les hommes qui sont coupables de la prostitution ! Non seulement les prêtres entraînent leurs amantes sous les *ombrages des arbres verts*, mais ils célèbrent leur culte sur les *aires à blé* (9 :1), endroits plats pour une assemblée et lieu de fertilité, donc de débauche. Les enfants qui en naissent ne sont que *des bâtards* (5 :7) inaptes à faire partie du peuple de YHWH.

On consulte le bois et le bâton ; la religion cananéenne pense que certains arbres, *chênes, peupliers, térébinthes* (4 :13), peuvent avoir une influence favorable si on s'en approche rituellement pour en recevoir force et vigueur ; cette croyance est encore vivace aujourd'hui en Suisse ; le *bâton* est le pieu sacré qu'on vénère, attendant de lui un oracle, ce qui est une sorte de prostitution spirituelle.

L'Eternel a beau s'adresser à son peuple *N'allez pas à Guilgal, ne montez pas à Beth-Aven, ne jurez pas en disant "l'Eternel est vivant"* (4 :15) ; c'est inutile, car Israël n'est qu'*une vache rétive* (4 :16) qui suit les traces d'Anat, la vache laitière amoureuse de Baal-Taureau, alors que l'Eternel souhaitait conduire son peuple comme un berger mène son troupeau docile

dans un *pâturage d'herbe fraîche* (Ps 23). Leur méchanceté dépasse tout ce qu'on peut imaginer ; *ils sont échauffés comme un four de boulanger, dont le feu risque de tout embraser* (7 :3-7).

L'Assyrie est très menaçante ; l'Égypte pourrait être un refuge ; on fait donc des cadeaux à l'un et à l'autre (7 :11), sans succès. Alors, on a peur et on s'adresse à Celui qu'on a abandonné : *Allons, retournons à l'Éternel... c'est lui qui nous guérira... il nous fera revivre... appliquons-nous à connaître l'Éternel*. Mais c'est un repentir de façade, des mots ; l'Éternel veut autre chose : *la fidélité à l'alliance et non des sacrifices, la connaissance de Dieu plus que des holocaustes* (5 :15-6 :6). Cependant, ils continuent à invoquer Baal *et se font des incisions dans la chair* pour apitoyer leur dieu fantoche (7 :15). A cause du *veau de Samarie, ma colère s'est enflammée contre eux* (8 :5), un veau qui n'est que *l'œuvre d'un artisan !* (8 :5-6). Au milieu de ce VIII^e s., Osée prononce ce proverbe : *Ils sèment le vent, ils récolteront la tempête* (8 :7 ; repris par l'apôtre Paul en Ga 6 :7). Le prophète Osée est moqué et méprisé : *C'est un fou, ce qu'il dit est insensé...* (9 :7).

L'Éternel est profondément déçu : *Israël était une vigne vigoureuse...* (10 :1) image bien connue de l'AT ; *elle est souillée par ces innombrables autels servant au culte cananéen, par le splendide veau de Beth-Aven* qui sera emporté en Assyrie comme tribut (10 :2-6) ; le châtement est imminent ; Samarie et tous les autels vont disparaître par la main de l'armée assyrienne conduite par son *roi querelleur*³⁴ (10 :6). Ce sera une terreur apocalyptique qui s'abattra sur Israël ; *les épines et les ronces envahiront les autels et ils diront aux montagnes couvrez-nous et aux collines tombez sur nous* (10 :8), paroles reprises par Jésus (Lc 23 :30) et le dernier livre de la Bible (Ap.6 :15). *Guibéah* (v 9) n'est autre que Sodome détruite par le feu et le souffre (Gn 19 :24-28), à cause de sa sodomie généralisée et sa propension aux viols. Voilà ce qui attend Israël impénitent.

Le chap. 11 rappelle le passé, la jeunesse d'Israël. *D'Égypte, j'ai appelé mon fils* (v 1 et Mt 2 :15). Comme une mère, l'Éternel s'est occupé d'Ephraïm ; *c'est moi qui ai appris à marcher à Ephraïm, en le prenant par le bras, mais ils ne comprirent pas que je les soignais*³⁵. La douleur de l'Éternel est grande ; il est extrêmement triste, quand il constate *qu'ils sacrifient aux baals et qu'ils offrent de l'encens aux idoles*. L'Éternel continue : *Mon cœur est soulevé au-dedans de moi, en même temps que bouillonne ma compassion*. Je

³⁴ Tiglat-Piléser III (747-727). Sargon II prendra Samarie en 722. C'est le temps d'Osée le prophète.

³⁵ C'est un des rares textes où l'Éternel est présenté comme une mère.

n'accomplirai pas l'ardeur de ma colère... car je suis Dieu (El לַאֱלֹהִים) et non pas homme (אִישׁ homme masculin et non אָדָם Adam l'humain) (cf. Jr 31 :20). C'est le salut par grâce qui surgit, annonçant l'Évangile et la prédication de l'apôtre Paul (Rm 3 :20-24).

Israël (chap. 12) pèche en voulant se soumettre à l'Assyrie et en cherchant refuge en Égypte (cf. la prédication d'Ésaïe (30 :1-7 ; 31 :1,3) peu de temps après dans le royaume de Juda). Il pèche, quand il *se vante* de sa richesse accumulée grâce aux affaires commerciales apprises des Cananéens, tout en prétendant avoir les mains propres (comme les financiers d'aujourd'hui !). *La multitude des autels dressés à Guilgal (= cercle de pierres) seront réduits en un tas de cailloux* (v 12). Il y avait un bel avenir de bénédiction pour Israël³⁶. Mais ce Jacob-Israël n'a pas été ce qu'il aurait dû être (Gn 25 :24 ss): dès sa naissance, il a voulu devancer son frère ; il a quitté le pays d'Abraham et d'Isaac et *s'est enfuit à Aram (=Syrie), où il devint esclave pour une femme (Rachel + Léa) et qui a gardé quelques troupeaux (travail d'esclave) ; un Jacob bien ordinaire comparé à Moïse le prophète, qui a fait sortir Israël (second nom de Jacob) de l'esclavage ouvertement, sans prendre la fuite, et ce Jacob/Israël a été gardé, conduit par ce prophète. L'un qui devient esclave, l'autre qui fait sortir de l'esclavage* (v 13-14). Jacob, Israël, Ephraïm, c'est le même peuple qui pèche ; *son sang retombera sur lui* (v 15).

Chap. 13. Ephraïm était grand et fort, mais *il se rendit coupable par Baal et mourut... et ils continuent, se font des images de fonte, des idoles d'argent... font des sacrifices et baisent des veaux* (v 1-2). Quel contraste avec Dieu, dont la Parole est puissante : *Moi : YHWH, ton Dieu depuis la sortie d'Égypte... il n'y a pas d'autre dieu, pas d'autre sauveur* (v 4). *Tu t'es perdu, Israël, alors que je suis ton secours* (v 9). Israël est comme un enfant qui doit naître, mais qui ne trouve pas *la fente de la matrice*, parce qu'il est mal tourné, *il n'est pas sage* (v 13) ; c'est *le séjour des morts* qui l'attend. *Où sont tes pestes, ô mort, où est ton dard ?* (v 14 repris par l'apôtre Paul en 1 Co 15 :55 dans un contexte triomphant). Les jours passent et l'Assyrie prend Samarie, la capitale coupable.

Le chap. 14 est celui de la grâce, du pardon, de la réconciliation, dans une espérance remarquable.

- *Reviens, Israël, à YHWH ton Dieu...*

³⁶ *Israël* est le nom donné par Dieu à Jacob (Gn 32 :24-31).

- *Tu pardonnes toute iniquité... nous t'offrons nos lèvres en guise de taureaux* (Israël baisait les veaux cf.13 :2). *Nous ne dirons plus "notre dieu" à l'œuvre de nos mains...*

- *Je guérirai leur apostasie, je les aimerai... car ma colère s'est éloignée... ils reviendront s'asseoir à mon ombrage* (et plus sous tout *arbre vert* cf.4 :13)... *C'est moi qui suis ton Anat et ton Ashéra*³⁷... *un cyprès verdoyant...*

Ce dialogue entre l'Éternel et son peuple exprime toute la patience de Dieu qui parvient à vivre une réelle communion avec son peuple, malgré 13 chapitres de séparation. L'Éternel va jusqu'à reprendre les noms des idoles pour dire qu'il assumera lui-même ce qu'on attendait d'elles, qu'il sera lui-même l'*arbre verdoyant*, et qu'il donnera bien au-delà de tout ce qu'on va chercher vers ces faux dieux ; tous les *fruits* viennent de lui.

Voilà la Bonne Nouvelle (l'Évangile) au milieu des réalités totalement dévoyées de la religion cananéenne absorbée par Israël. Mais la religion cananéenne n'est pas vaincue ou éliminée. Chose remarquable, le livre d'Osée n'a pas un mot pour critiquer les Cananéens idolâtres. Pas la moindre punition ou châtement à leur égard. Tout est concentré sur Israël, parce qu'il est lié à YHWH qui l'a engendré, libéré, sauvé, conduit, aimé. Israël l'oublie allégrement et tourne le dos à son Dieu, mais l'Éternel n'oublie pas l'Alliance. Le NT nous révèle qu'il y a eu une Nouvelle Alliance scellée par la mort et la résurrection de Jésus-Christ. La sainte cène est le signe de cette Nouvelle Alliance, dont nous bénéficions dans le cadre de ce nouveau peuple qu'on nomme l'Église.

³⁷ Le texte des versets 8-9 est difficile et mal conservé. Le texte hébreu pourrait être traduit effectivement par Anat et Ashéra ; cela reste une hypothèse. La présence du rappel des *arbres verdoyants* pourrait justifier cette hypothèse. La TOB a traduit/interprété tout autrement : *c'est moi qui lui réponds et qui veille sur lui* sans être plus convaincante ; Une variante textuelle a mis le mot *idoles*.

LE SECOND ESAÏE (Es 40-55)

L'auteur n'est pas le prophète Esaïe qui vit au VIII^e s., mais un auteur inconnu qui écrit vers l'an 539 av. JC, au moment où le retour de la captivité de Babylone prend naissance, grâce à Cyrus, roi des Perses, vainqueur des Babyloniens. Cyrus est présenté comme l'*Oint* de l'Eternel, son *serviteur* qui accomplit fidèlement la volonté de YHWH (Es 44 :26-45 :6), en promulguant son édit de libération permettant aux juifs de regagner leur patrie, le Judée (Esd 1 :1 ss)³⁸.

Le second Esaïe a une conception très précise de Dieu, l'Eternel YHWH. Il est unique, incomparable à quelque divinité que ce soit ; il a créé toutes choses par sa Parole et dirige le monde en utilisant les hommes qu'il a lui-même suscités, notamment Cyrus.

Par contrecoup, il n'a que moquerie et mépris pour toute autre prétendue divinité. Cette même moquerie et ce même mépris couvrent également tous ceux qui croient en ces divinités, dont ils ont eux-mêmes fabriqué le *portrait* (littéralement *idole*). Aux yeux du prophète écrivain de ces chapitres, ces adorateurs se sont complètement fourvoyés et leur dévotion est non seulement misérablement fautive, mais elle les aveugle et les empêche de découvrir le seul vrai Dieu (48 :5).

La construction de la prédication du prophète oppose régulièrement la bêtise de ces idolâtres, l'inanité de leurs statues d'or ou de bois incapables dans tous les domaines, à la grandeur de YHWH. La multiplicité de ces idoles muettes, sourdes, aveugles, immobiles et sans vie démontre leur nullité. On n'ose même pas faire une comparaison avec l'Eternel qui agit dans le monde entier, qui parle avec efficacité et autorité, qui entend les cris de ses enfants et les blasphèmes des nations, qui voit tout ce qui se passe même au milieu des plus profondes ténèbres, qui redonne vie à son peuple en le délivrant de sa captivité et qui le conduit à travers les déserts jusque dans la Terre Promise, c'est-à-dire la Judée.

Le prédicateur d'Es 40-55 a l'âme apaisée. On n'est plus au temps d'Elie ou de Jéhu où il fallait en découdre contre les Baals. Maintenant, la supériorité, la suprématie de l'Eternel est parfaitement démontrée et dé-

³⁸ L'édit lui-même de Cyrus ne nous est pas parvenu. Es 44 :26 en est sans doute le meilleur résumé, et même un mot à mot correspondant au style d'un édit. Autre résumé dans Esd 6 :1-6.

finitive ; on peut regarder de haut cette idolâtrie réduite à l'impuissance totale, non pas parce que les idoles auraient perdu leur pouvoir, mais parce qu'en réalité elles n'en ont jamais eu, puisque c'est une pure invention des hommes.

La libération de la captivité de Babylone est à mettre en parallèle avec la sortie d'Egypte, *de la maison de servitude* (Ex 20 : 2). Es 40-55 chante ce nouvel Exode qui prouve la nullité des dieux babyloniens et la puissance souveraine de YHWH. Le monothéisme d'Israël est ici parfaitement opposé au polythéisme sans valeur des religions cananéennes ou babyloniennes et a totalement dépassé le stade de la monolâtrie.

La religion d'Israël d'avant l'Exil, tellement influencée par la religion cananéenne a été radicalement épurée pendant ce temps de déportation et de captivité en Babylonie (587/86-539) et la réflexion spirituelle des théologiens va donner naissance au judaïsme.

Les chapitres 56 à 66 d'Esaië forment ce que l'on a convenu d'appeler le III^e Esaië, dont l'auteur est inconnu. Il prêche vraisemblablement à Jérusalem quelques années après le II^e Esaië, vers ~530. Le climat religieux a quelque peu évolué. Sa critique du paganisme montre un autre aspect des pratiques païennes qui n'ont donc pas totalement disparues.

Liste des principaux passages idolâtres stigmatisés dans :

- II^e et III^e Esaië : 40 :18-26 ; 41 :7, 24 ; 42 :17 ; 43 :8-20 ; 44 :6-21 ; 45 :15-17, 20 ; 46 :1-3, 5-8 ; 48 :5-6 ; 57 :3-13 ; 65 :1-12 ; 66 :17

Cf. aussi 66 :3-4 = la mauvaise manière de célébrer l'Eternel.

- Jérémie : 10 :1-5 ; 51 :17-19.

- Psaume 115 :2-8 (= Jr 51).

- Dans le NT : Ap 9 :20-21.

LA LOI DE DIEU (DEUTERONOME)

Ezéchias, roi de Juda (716-687), avait procédé à une réforme religieuse profonde ; elle avait été favorisée par la situation politique : Les Assyriens avaient envahi toute la région, le royaume d'Israël, détruit les villes, notamment et sa capitale, Samarie, ainsi que le temple de Sichem (722) ; certains prêtres et lévites de Samarie avaient sans doute trouvé refuge à Jérusalem. En 701, les Assyriens assiègent Jérusalem, mais ils doivent repartir sans prendre la ville, preuve de la protection de l'Éternel pour la ville, et surtout pour le Temple qui, seul, reste debout dans toute la région (2 R 36-37). Ce climat inespéré permet à Ezéchias de faire cette réforme en l'honneur de l'Éternel, seul Dieu puissant, et d'évacuer toutes les autres divinités du Temple. Prêtres et lévites de Jérusalem en collaboration avec ceux de Samarie et avec l'appui du roi (le religieux et le politique sont étroitement liés), mettent par écrit un certain nombre de lois minimales et éthiques³⁹. Mais le successeur d'Ezéchias, Manassé, se trouve dans une situation politique dangereuse à cause de la puissance assyrienne menaçante ; il remet donc les divinités assyriennes dans le Temple comme vassal des Assyriens ; son règne est stable (687-642).

En 622, au temps du roi Josias (640-609), les responsables du Temple de Jérusalem annoncent au roi la découverte d'un livre (2 R 22 :8 ss) et le présentent au roi qui en prend connaissance. Il découvre que la religion israélite est complètement pervertie, idolâtre. La prophétesse Houлда confirme la colère de l'Éternel qui va intervenir sans tarder. Josias décide séance tenante qu'il faut réformer de fond en comble les pratiques religieuses de son peuple selon les règles contenues dans ce livre, abandonné quelque part dans le Temple depuis la mort d'Ezéchias et qu'on avait complètement oublié. Il en résulte un nettoyage complet du Temple d'où l'on sort les Baals, les Astartés et toutes sortes d'autres idoles ; son zèle s'étend à tout le royaume de Juda et même au-delà.

Ce livre n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais les savants biblistes estiment qu'il est l'ancêtre de notre Deutéronome. Josias a été l'un des derniers rois de Juda ; 25 ans plus tard en 597, Nabucadnetsar ordonnait une

³⁹ Cette collaboration se poursuivra dans l'exil ; il en sortira tout le Pentateuque, que les Samaritains garderont comme livre canonique ; mais n'ayant pas été associés au reste de l'Ancien Testament, ils s'en tiendront au seul Pentateuque.

première déportation à Babylone. C'était le commencement de l'Exil, la chute de Jérusalem et une seconde déportation s'en suivit : c'était la réalisation de la prophétie de Houлда et de bien d'autres prophètes, notamment Jérémie.

Les scribes et les prêtres n'ont pas perdu leur temps pendant ce temps d'exil qui les avait éloignés du Temple, détruit et incendié. Il fallait repenser la vie religieuse dans de nouvelles conditions d'existence pour ce peuple, encore en Judée pour certains, mais dispersés pour une bonne partie d'entre eux (en Mésopotamie, en Egypte et ailleurs). Il n'était plus possible de se rassembler en un lieu pour le culte, et les sacrifices avaient peu à peu perdu de leur importance. Une nouvelle forme de piété était en train de naître, non autour d'un *autel*, mais d'une *Parole* qui pouvait être lue et méditée n'importe où. Si j'ose dire, on était en train de préparer le passage du Temple à la synagogue, du rituel des sacrifices à la méditation du Livre saint. Ce passage a pris beaucoup de temps, des siècles, puisqu'un second Temple a été rebâti à Jérusalem au V^e -IV^e s. av. JC (Esd 3-6), restauré à grand frais par le roi Hérode, admiré par les disciples (Mt 24 :1-2), détruit en 70 et rasé en 137 avec toute la ville de Jérusalem.

Pendant ce même temps, naissent les synagogues⁴⁰ et la coutume en est bien établie au temps de Jésus (Lc 4 :6 ss). Deux grands partis politico-religieux apparaissent : les sadducéens, attachés au Temple (et ils disparaîtront avec lui), et les pharisiens (attachés au Livre et à la synagogue) qui perdurent jusque dans le judaïsme actuel.

Ainsi, la grande préoccupation du judaïsme naissant a été de donner une expression de la foi aux juifs de Judée et à ceux de la Diaspora sous la forme du Deutéronome, mis sous l'autorité de Moïse, et issu du livre rédigé sous Ezéchias et retrouvé au temps de Josias, et finalement accompagné de quatre autres livres pour former le Pentateuque.

⁴⁰ Le mot n'est pas dans l'Ancien Testament, mais ce genre de lieu de culte existait déjà pour les juifs dispersés dans tout le Proche Orient, en tout cas dès le II^e s. av. JC. Une synagogue est un lieu de rassemblement pour la prière, la lecture et la méditation de la Loi. C'est le modèle des lieux de culte de la première Eglise, bien souvent, dans la maison d'un chrétien (cf. Pm v.2). L'évangélisation de l'apôtre Paul a toujours commencé par la synagogue où il se trouvait (Ac 13 :14 ; 14 :1 ; etc.).

Le mot *Deutéronome* signifie *deuxième* (ou *répétition*) *de la Loi*. Il insiste sur l'unicité de Dieu et lutte contre toutes divinités autres, qui ne sont que des faux dieux, des idoles ; il en est question tout au long du livre :

Dt 4 : 3. Rappel de l'idolâtrie vouée au Baal de Peor, par contraste avec la Loi (4 :1-2).

Dt 4 : 16, 19-29, 33-38. C'est une dévalorisation des autres cultes ; les idoles, c'est bon pour les autres, mais l'Éternel est incomparable.

Dt 6 :5 ; 7 :17. Selon l'ordre de la Loi, Il faut éliminer l'idolâtrie, exterminer les peuples idolâtres.

Dt 9 :12-21. Rappel du veau d'or (raconté dans Ex 32).

Dt 12 :1-3, Ordre d'anéantir les faux dieux ; et (v 30-31) la raison avancée pour le justifier.

Dt 13 : 1-11. Danger des autres dieux.

Dt 14 :1-2. Particularité d'Israël qui ne peut donc pas s'aligner sur les cultes des autres nations (16 :21-22).

Dt 17 :2-3. Danger de la tentation à retourner aux cultes idolâtres.

Dt 18 :10-11. Interdiction des pratiques contraires à la Loi.

Dt 29 :16-26. Exhortation à ne pas agir comme les autres nations idolâtres.

Le Deutéronome insiste selon trois voies : l'interdiction, la menace et l'exhortation. Cette interdiction est fondée sur l'*alliance* (12 fois) conclue par l'Éternel avec le peuple d'Israël, alliance unique qui met ce peuple à part, séparé des autres nations qui ont leurs propres dieux, c'est évident, mais ce sont les leurs et pas ceux d'Israël. Personne, dit Jérémie, n'a l'idée saugrenue de changer de dieu ! (Jr 2 :10-11). C'est pourquoi les mariages mixtes sont interdits ; non par racisme, mais pour cause de religion et à cause de l'alliance ; Esdras en est bien conscient, et pour lui, il n'y a pas de sentiment ou d'amour conjugal qui compte ; il fait divorcer ces couples (Esd 10) au nom de la pureté de la religion et du peuple. Ce peuple est mis à part⁴¹, consacré à l'Éternel (Ex 19 :5-6). *Conclure une alliance* se dit en hébreu *couper une alliance*⁴². Israël est donc *coupé* du reste du

⁴¹ C'est le sens du mot *être saint*. Ce qui est saint est donc séparé de ce qui n'est pas saint, de ce qui est profane.

⁴² Le signe de l'alliance est la circoncision, où il faut couper la peau du prépuce (Gn 17 :9-14). Un texte précédent et difficile raconte un récit où l'Éternel ordonne à Abraham de prendre certains animaux, de les couper en deux, de mettre les morceaux les uns en face des autres ; pendant la

monde qui n'est pas dans l'alliance. Tous ces mots forment un environnement religieux très présent dans l'Ancien Testament ; l'alliance conclue (= coupée) provoque la sainteté, donc la séparation⁴³. Il y a les circoncis et les incirconcis.

Puisque chaque nation a son dieu, on est donc dans un contexte de monolâtrie. Cette insistance était une nécessité pour amener le judaïsme de cette monolâtrie à un monothéisme qui ne soit pas de façade, à une conversion authentique à l'Eternel seul ; la confession de foi du judaïsme se résume dans ces quelques mots : *Ecoute Israël, l'Eternel notre Dieu est le seul Eternel* (Dt 6 :4) ; il est, littéralement, *l'Eternel un* ; mais *un* pour qui ? pour le peuple d'Israël (monolâtrie) ou pour le monde entier (monothéisme) ? Je pense que le Deutéronome est encore, par certains aspects, dans la monolâtrie et qu'il faudra attendre encore quelques années pour aboutir à une confession de foi monothéiste ; c'est ce que démontre les réécritures au fil des siècles qui séparent l'origine textuelle et le texte final que nous avons sous les yeux. Mais bien avant le Nouveau Testament, le judaïsme a fait le pas du monothéisme, dès la fin du IV^e av. JC. Dans l'Evangile, Jésus prendra bien soin de conserver cette unicité monothéiste en déclarant : *Moi et le Père, nous sommes un* (Jn 10 :30). L'islam confesse aussi ce monothéisme : *Il n'y a de dieux que Dieu*, tout en contestant parfois cette unicité à d'autres formes religieuses pourtant monothéistes, notamment la foi chrétienne.

Le combat des idoles est donc fondamental. Il ne s'agit pas de lutter simplement contre un polythéisme plus ou moins vulgaire, mais de prendre la dimension de l'alliance et de ses conséquences pour aboutir en Christ à une alliance nouvelle proposée et ouverte au monde entier, ce qui est vraiment une nouveauté et pas seulement une deuxième alliance. L'affirmation de Paul ne laisse aucun doute : *Dieu est-il seulement le Dieu des juifs ? N'est-il pas aussi celui des païens ? Oui, il est aussi celui des païens* (Rm 3 :29).

nuit, obscurité profonde, alors qu'Abraham dort, un feu passe entre les morceaux qui avaient été coupés ; c'est le signe de l'alliance de l'Eternel avec Abraham et sa postérité (Gn 15 :9-19).

⁴³ Le mot *pharisien* n'est pas dans l'Ancien Testament, mais bien dans le Nouveau ; il signifie : *séparé*.

APPORTS CANANEENS DANS L'AT

Israël aurait-il adopté des éléments de la religion cananéenne ? On découvre facilement le refus et les interdictions de certaines pratiques à travers le Pentateuque et les Prophètes contre l'idolâtrie, la magie, la sorcellerie, etc. On le voit aussi dans les réformes d'Ezéchias et de Josias. Mais y aurait-il des pratiques cananéennes qui auraient été absorbées ? C'est pour moi, difficile à déceler. Cependant :

- La **fête des pains sans levain** finit par se jumeler avec celle de la Pâque liée à l'agneau ; celle-ci émane d'un peuple de bergers, tandis que celle-là témoigne de l'agriculture, inconnue avant l'entrée dans le pays de Canaan (Ex 23 :1). Il y a aussi la **fête de la moisson**, celle des **récoltes** (Ex 23 : 16) ; ces fêtes ont été aménagées par les rédacteurs et se sont inscrites dans les fêtes israélites. Après l'Exil, ces fêtes ont fait partie du rituel liturgique juif.

- Les **sacrifices** de produits **végétaux** ne correspondent pas au milieu pastoral d'avant l'entrée en Canaan. Est-ce que les sacrifices d'Abel et de Caïn seraient une critique du sacrifice des produits de la terre au profit des sacrifices animaux (Gn 4 :3-5) ?

- Mais les **sacrifices d'animaux** auraient-ils plus de crédibilité ? Les anciens prophètes y sont carrément opposés. *J'aime la piété, non les sacrifices* affirme Osée, porte-parole de l'Eternel (Os 6 :6) ; Amos prêche dans le même sens, quand il stigmatise la nouveauté de cette pratique : *M'avez-vous offert des sacrifices dans le désert ?* c'est-à-dire avant l'entrée dans ce pays de Canaan païen qui vous a appris ce genre de rituel immonde ; cette liturgie de feu et de fumée grandiose, qui attire les spectateurs, n'est qu'une forme supplémentaire de la religion cananéenne ; pour Amos, les sacrifices sont du même acabit que les idoles qu'on se fabrique, alors que YHWH demande *droiture et justice* (Am 5 :21-26). La prophétie d'Amos a été reprise par le diacre Etienne devant le Sanhédrin et son discours est aussi véhément que celui des prophètes (Ac 7 :42). Le psalmiste va dans le même sens :

Tu ne désires ni sacrifice, ni offrande, tu m'as ouvert les oreilles ;

Tu ne demandes ni holocauste, ni victime d'expiation... (Ps 40 :7).

Il n'empêche que, dès l'édit de Cyrus, les juifs de retour à Jérusalem s'empressent de relever l'autel, puis de rebâtir le Temple (Esd 1 :3-4 ; 3 :8-11 ; 6), houspillés par les prophètes Aggée (Ag 1-2) et Zacharie (Za 3). Cette reconstruction a été ordonnée par un païen (Cyrus) et confir-

mée par un autre païen (Darius) ; et Sheshbaçar, Josué, Zorobabel et compagnie se sont empressés d'obéir à ces empereurs, à qui ont avait très vraisemblablement suggéré cette reconstruction : on y prierait pour eux (Esd 6 :10). Cependant, le judaïsme a estimé que les sacrifices faisaient partie du rituel juif et le NT a largement utilisé ce signe en développant la mort sacrificielle de Jésus (Jn 1 :29).

- Les **premiers-nés** qui doivent être offerts en sacrifice comprennent aussi les enfants, sans restriction spéciale pour eux dans Ex 13:1-2 ; mais une restriction est apportée aussi bien pour certains animaux que pour les enfants, rachetés par un agneau de substitution (Ex 13 :12-13). Selon Nb 3 :13-14, ces rachats des enfants premiers-nés sont remplacés par l'ensemble des Lévites consacrés au service de l'Éternel. Dans le NT, on ne voit pas le rachat de Jésus par le sacrifice d'un agneau ; celui qui est indiqué concerne Marie qui doit se purifier en sacrifiant *deux tourterelles ou deux jeunes pigeons* (Lc 2 :24 ; cf. Lv 12 :8). Le troisième évangile a exclu le sacrifice de rachat de Jésus pour reporter le sacrifice de ce premier-né à la croix. Le sacrifice de remplacement n'a donc pas eu lieu, mais *l'heure étant venue...* (Lc 22 :14), le pain rompu en qualité de signe institué par Jésus, la croix ensuite, sont les lieux, sacramentel d'abord, effectif ensuite, où ce sacrifice du Christ, le grand prêtre, s'offre lui-même *une fois pour toutes* (Hb 9 :26-28 ; 10 :11-2 ; 1 P 2 :24). Le NT invite pourtant à un sacrifice, mais totalement différent : un sacrifice spirituel (Hb 13 :15 ; Rm 12 :1 ss).

- Jos 6 :26, 1R 16 :34 reflètent une tradition ancienne qui n'exclut pas ce genre de sacrifice d'enfants. Ez 20 :25-26 est étonnant : l'Éternel lui-même aurait donné des commandements *qui n'étaient pas bons*, notamment *de faire passer des enfants par le feu*. Il y avait donc des coutumes israélites qui préconisaient ce genre de sacrifice humain, d'origine cananéenne.

- De même, il fallait offrir en sacrifice (végétal) les prémices de la récolte : la première gerbe, la première grappe... qui reviennent à l'Éternel.

- Dans le décalogue de Nb 34 :18-26, certains commandements semblent typiquement agricoles, donc d'origine cananéenne (v 18, 20, 21, 22, 26).

- Les **pains de proposition** étaient placés chaque semaine sur la table (Lv 24 :8) prévue à cet effet déjà à Silo selon la tradition (1 S 21 :1-6), puis dans le Temple de Jérusalem ; dans la religion cananéenne, ils étaient changés chaque jour.

- Le **Temple** lui-même est sorti des mains des entreprises de construction phéniciennes. Nous n'en savons que vaguement le plan et Salomon

en confia la charge au roi cananéen Hiram de Tyr (1R 6); nous ne savons rien à ce sujet, ni du reste au sujet du second Temple (Esd 5 :1-2 ; 6 :11-16), ni de la restauration grandiose exécutée au temps d'Hérode ; les renseignements qu'on a sont d'ordre liturgique et décoratif, plus qu'architectural. La **tente d'assignation** ou **de la rencontre** du désert, décrite dans le Pentateuque (Ex 25-26 ; 40 ; cf. Hb 9), a quelques dimensions ; ces données pourraient être un reflet du Temple en dur, ou peut-être l'inverse selon certains : On a reporté au temps du désert la construction de la tente de la rencontre en signe prophétique de la construction du Temple et pour la mettre sous l'autorité de Moïse. Avant ces constructions, le sanctuaire de l'Eternel était l'**arche d'alliance**, portative et adaptée aux déplacements d'une population nomade, plus que la tente d'assignation.

Lors de leur réflexion durant l'Exil, les scribes et les prêtres juifs se sont efforcé de prendre ce qu'ils estimaient bon et rejeter le mauvais. Ils ont su modifier les perspectives religieuses de ce qu'ils ont emprunté, et transfigurer cet apport, afin qu'il entre dans la confession de foi au Dieu unique et universel, afin que le Pentateuque devienne le catéchisme nécessaire et suffisant pour le culte, la vie individuelle et familiale du peuple de Dieu dès la naissance du judaïsme.

Conclusion

Par son prophète Osée, l'Eternel riposte par l'amour. Malgré toute l'ingratitude d'Israël, ingratitude qui se manifeste en permanence par l'idolâtrie, le culte de Baal et un syncrétisme total confondant yahvisme et baalismes, l'Eternel ne détruira pas ce peuple idolâtre, cette Eglise trop libérale et trop ouverte à toute philosophie d'une part et trop renfermée et sectaire d'autre part, car :

L'Eternel est miséricordieux et compatissant,

Lent à la colère et riche en bonté,

Il ne conteste pas sans cesse

Il ne garde pas sa colère à toujours

Il ne nous traite pas selon nos péchés

Il ne nous punit pas selon nos iniquités...

Comme un père a compassion de ses enfants,

L'Eternel a compassion de ceux qui le craignent

Car il sait bien de quoi nous sommes faits...

(Ps 103 :8-14)